



LOUIS NICOLAS

SA VIE ET SON ŒUVRE

Par François-Marc Gagnon

ART
CANADA
INSTITUTE
INSTITUT
DE L'ART
CANADIEN



Table des matières

03

Biographie

15

Œuvres phares

42

Importance et questions essentielles

54

Style et technique

62

Où voir

64

Notes

69

Glossaire

72

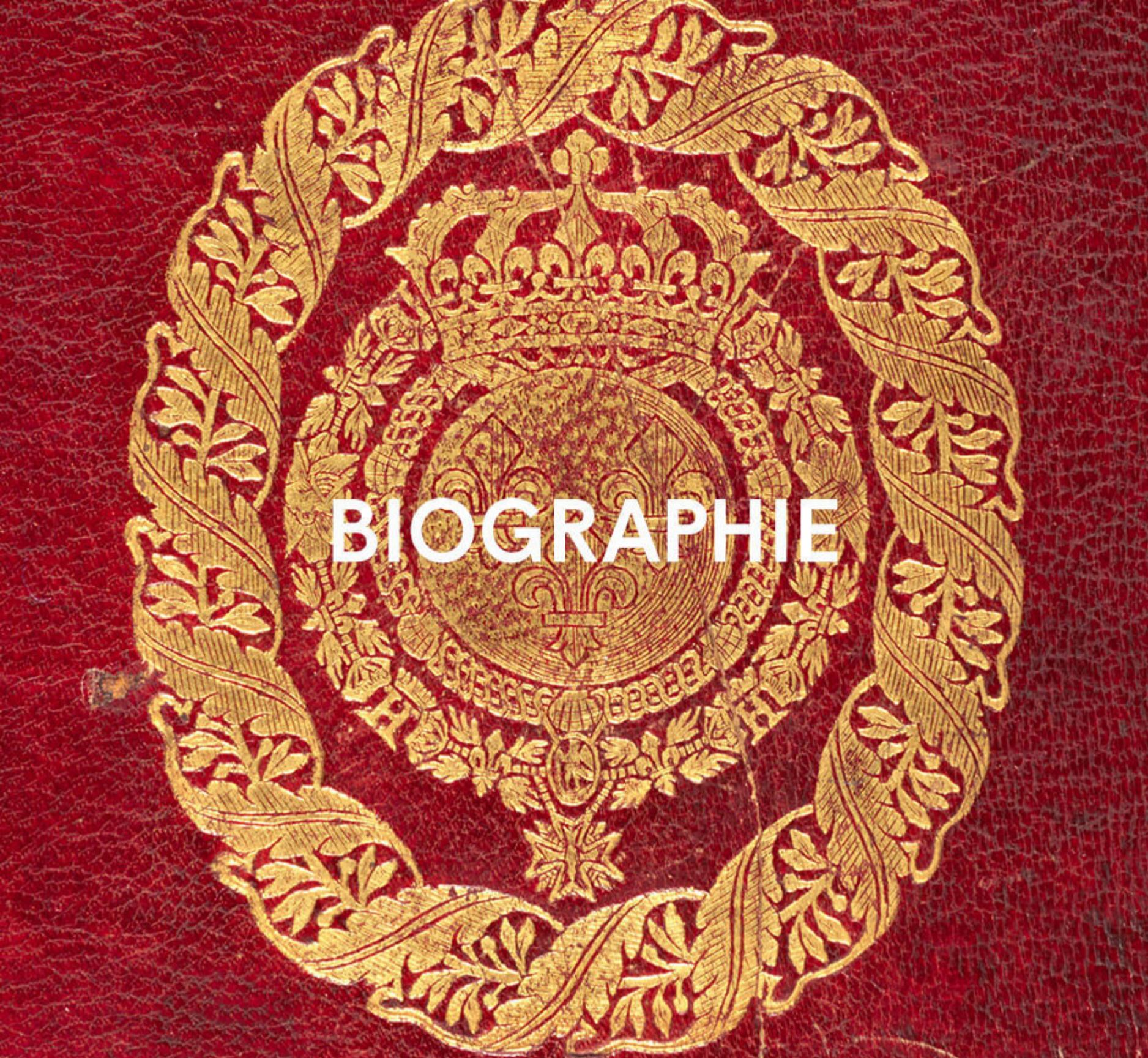
Sources et ressources

76

À propos de l'auteur

77

Copyright et mentions



BIOGRAPHIE

Louis Nicolas (1634-après 1700), qui passa onze ans en Nouvelle-France en tant que missionnaire jésuite, est l'auteur d'un manuscrit illustré connu aujourd'hui sous le nom de *Codex canadensis* – l'un des trésors du début de l'art colonial de la région. Intrépide voyageur et linguiste de talent, Nicolas s'intéressa spécialement à l'histoire naturelle et à l'ethnographie durant son séjour comme missionnaire. Ses dessins des plantes, des animaux et des peuples autochtones sont admirables et par leur sujet et par leur style, et sont loin des tableaux religieux et des portraits qui dominaient la peinture en Nouvelle-France durant cette période.

LA VOCATION MISSIONNAIRE

Louis Nicola¹ est né le 15 août 1634 à Aubenas, dans l'Ardèche, région du Sud-Ouest de la France² et fut baptisé le 4 septembre³. On ne sait pas grand-chose de sa vie avant son entrée dans la Société de Jésus à Toulouse le 16 septembre 1654, quelques mois après la mort de sa mère. Avant cette date, il a pu fréquenter une de ces écoles gratuites établies par les jésuites dans toute la France pour instruire les enfants pauvres mais motivés. Novice chez les jésuites, il suivit pendant dix ans leur curriculum mettant l'accent sur la « grammaire » (entendez la langue parlée et écrite) et la philosophie (d'Aristote telle qu'interprétée par saint Thomas d'Aquin, plutôt que les théories de Francis Bacon ou de René Descartes qui intégraient les découvertes scientifiques contemporaines)⁴. Durant cette période, il enseigna aussi la grammaire pendant quatre ans à Saint-Flour (1656-1660) puis un an à Puy-en-Velay (1661), avant de faire des études de philosophie à Tournon-sur-Rhône, en 1661-1663, école fondée par François de Tournon (voir figure).



GAUCHE: Collège jésuite à Tournon-sur-Rhône, Imprimeries Réunies de Nancy, collection de J. Malet. DROITE: Giovanni Capassini, *Portrait du cardinal de Tournon*, 16e siècle, huile sur bois, 18,1 x 14,2 cm, collection privée, Avignon.

On ignore où Nicolas a appris à dessiner. Peut-être avait-il simplement développé un talent naturel, ce qui expliquerait le style naïf des illustrations du *Codex canadensis*⁵. Pour ne donner qu'un exemple de ce que nous avançons ici, voyez la page 51 du *Codex* consacrée à « La petite chouette » au « chatuant » et à une « autre chouette ». Son intention était certainement plus scientifique qu'artistique et il faut le comparer à d'autres naturalistes, dont par exemple Conrad Gessner (1516-1565), plutôt qu'aux grands artistes de son temps. Considéré comme naturaliste, malgré son manque d'apprentissage, il est arrivé à fournir énormément d'information dans ses dessins et ses écrits.

Les jésuites formèrent un ordre religieux catholique, attaché au pape, opposé à la Réforme en Europe et intéressé par l'éducation. Ayant l'ambition de convertir le monde entier au catholicisme, ils se firent missionnaires et au dix-septième siècle, on les retrouve en Chine ou au Brésil, et en Amérique du Nord. Certains des missionnaires jésuites en Chine, comme les pères Matteo Ricci, Johann Adam Schall von Bell et Ferdinand Verbiest, firent sensation quand, utilisant leur connaissance en astronomie, ils prédirent les éclipses du soleil ou de la lune. C'était pour eux une façon d'attirer l'attention sur de grands mystères, les mystères de la foi chrétienne. Dans le même but, les missionnaires apprirent les langues autochtones et se familiarisèrent avec les coutumes des peuples à convertir.



GAUCHE: Louis Nicolas, *La petite chouette*, *Codex Canadensis*, page 51, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma. DROITE: Une représentation du hibou dans Conrad Gessner, *The History of Animals (Historiae Animalium)*, 1555, vol. III, p. 742.

La carrière de Louis Nicolas fut sous l'ordre des jésuites de 1654 jusqu'à environ 1678. Ses supérieurs l'encouragèrent à faire avec diligence son travail missionnaire, tout en lui laissant beaucoup d'initiative. Nicolas ne fut pas toujours très obéissant au sein de cet ordre très hiérarchique, préférant suivre ses inclinations naturelles. Ses professeurs à Tournon l'avaient jugé de talent très moyen, plus habilité aux travaux manuels qu'aux poursuites intellectuelles. Il n'avait pas encore fini ses études, qu'en 1661, il écrivait au supérieur général de la société, le père Giovanni Paolo Oliva, pour lui demander d'être envoyé comme missionnaire au Canada. Trois ans plus tard, on lui accordait sa demande.

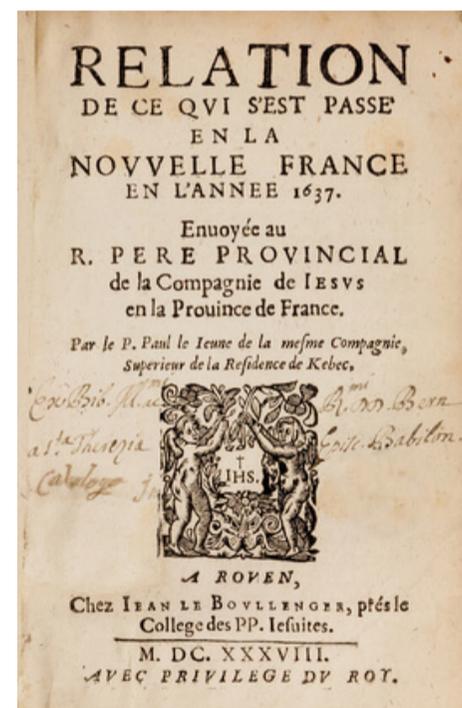


Portraits des missionnaires jésuites Matteo Ricci, Johann Adam Schall von Bell et Ferdinand Verbiest dans la *Description géographique, historique, chronologique, politique, et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie Chinoise*, 1735, par Jean Baptiste du Halde.

UN JÉSUITE EN NOUVELLE-FRANCE

Les jésuites sont en Nouvelle-France à partir de 1611 avec pour mission de convertir les Autochtones à la foi chrétienne. Dans ce but, ils explorèrent plusieurs régions en rayonnant à partir de Québec, apprenant les langues locales, et étudiant les us et coutumes des différents groupes rencontrés. Leurs membres devaient être forts physiquement, capables de parcourir de longues distances en canot et à pied dans le but d'établir leurs missions à l'intérieur des terres. C'était un travail exigeant, mais ils étaient motivés par leur croyance qu'ils sauvaient ainsi les âmes de la damnation éternelle. On peut suivre en détail leur activité missionnaire grâce aux *Relations des jésuites*, publiées à Paris entre 1632 et 1672⁶.

Le peu que l'on sait à propos des activités missionnaires de Louis Nicolas, mis à part ce qu'il en dit dans ses propres écrits, vient des *Relations* et du *Journal des jésuites*. Les *Relations* étaient rédigées par les supérieurs des jésuites, au Québec ou en France, en se fondant sur les rapports individuels des missionnaires. Elles sont de précieux témoignages sur les langues, les guerres, la nourriture, les déplacements, et les croyances des peuples que les jésuites souhaitaient convertir. Le *Journal*, quant à lui, rapportait les déplacements des missionnaires⁷. Malgré ses lointains et périlleux voyages dans toute l'Amérique du Nord, Louis Nicolas n'est brièvement mentionné que trois fois dans les *Relations*. Ces volumes ne s'intéressaient qu'aux efforts missionnaires de ses membres, et non à leurs intérêts scientifiques. Louis Nicolas, lui-même dans ses propres écrits, donne l'impression d'avoir été plus intéressé par l'observation de la nature que par la conversion des âmes.



Page titre de la *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France en l'année 1637*, par le père Paul Le Jeune.

Âgé de trente ans quand il arrive en Nouvelle-France en mai 1664, Nicolas est d'abord installé à la résidence des jésuites, à Sillery, près de Québec, où il doit terminer ses études de théologie et apprendre la langue algonquine⁸. En novembre 1666, il maîtrisait cette langue et était envoyé en territoire algonquin, au nord de Trois-Rivières, pour y combattre l'alcoolisme et convertir les Autochtones. Il revient à Québec en mars 1667 pour y prononcer ses derniers vœux en mai de la même année⁹.

À cette époque, la Nouvelle-France, tout juste fondée depuis 56 ans, était témoin d'importants développements politiques, économiques et sociaux, sous l'influence de deux ambitieux personnages : l'intendant Jean Talon et l'évêque François de Montmorency-Laval. La plupart des tableaux qu'on pouvait voir en Nouvelle-France étaient importés de France. Mais, en 1670-1671, Claude François, dit le frère Luc (1614-1685, entré chez les récollets en 1644), peintre et architecte, fit un séjour de quatorze mois en Nouvelle-France. À titre d'architecte, il fit alors les plans d'une partie de l'Hôpital général, du Séminaire de Québec et de la chapelle de son ordre, mais aussi en tant que peintre, il fit plusieurs tableaux d'églises et des portraits.



GAUCHE: Claude François dit le frère Luc, *Portrait de Jean Talon*, 1671, huile sur toile, 72,7 x 59,3 cm, collection du Monastère des Augustines, Hôtel-Dieu de Québec. DROITE: Claude François dit le frère Luc (attr. à), *Portrait de Monseigneur François de Montmorency-Laval, premier évêque de Québec*, vers 1672, huile sur toile, 86,4 x 71,1 cm, Musée de la civilisation, collection du Séminaire de Québec.

À la différence du frère Luc, Louis Nicolas était missionnaire et il concentra ses efforts artistiques sur la nature qu'il observa et les Autochtones qu'il rencontra (voir en guise d'exemple, parmi de nombreux autres, le *Portrait of a Man of the Nation of the Noupiming-dach-iriniouek* (*Portrait d'un homme de La Nation des Noupiming = dach = iriniouek*), s. d., dessiné d'après une gravure trouvée dans un livre de François Du Creux [1596-1666], qui n'est jamais voyagé en Nouvelle France. Les Noupiming-irriouek habitaient la région du Lac Abitibi¹⁰). Quand il fit ses dessins, probablement en France vers la fin des années 1690, il se souvint, entre autres choses, des goûts esthétiques des peuples autochtones qu'il avait connus : les peintures corporelles, les décorations de leurs costumes, de leurs objets comme les sacs à tabac, les masques. Cet intérêt pour les qualités esthétiques des premiers peuples était exceptionnel. Ses contemporains n'avaient que mépris pour cet aspect de leur culture et ne croyaient pas devoir les considérer. Louis Nicolas se distingue sous ce rapport.

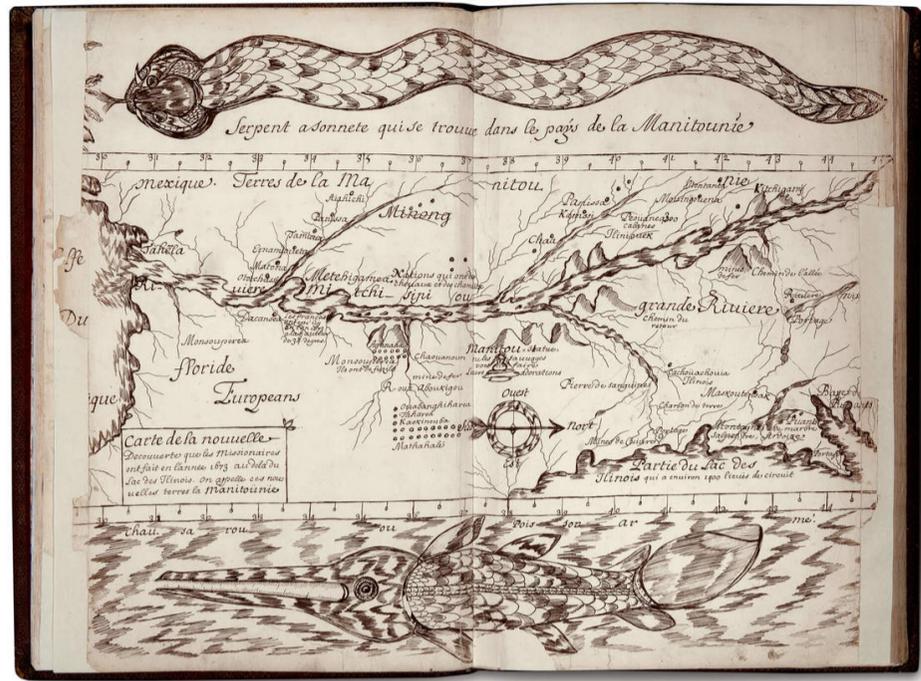


GAUCHE: Louis Nicolas, *Portrait d'un homme de La Nation des Noupiming = dach = iriniouek*, *Codex canadensis*, page 9, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma. DROITE: Gravure dans les *Historiae canadensis seu Novae Frantiae Libri Decem*, 1664, p. 76.

LE MISSIONNAIRE À L'ŒUVRE

Durant ses onze années en Nouvelle-France (1664-1675), Nicolas a beaucoup voyagé, parcourant le territoire de la pointe extrême ouest du Lac Supérieur à Sept-Îles, au Québec, et de Trois-Rivières jusqu'en territoire iroquois, au sud du Lac Ontario, sans compter ses nombreuses visites à Québec. Si tous ses voyages lui avaient été imposés par ses supérieurs, un de ses périple qu'il situait en « Virginie » (au sud du lac Érié) semble bien avoir été issu de sa propre initiative. Plus tard, il fera deux cartes géographiques pour donner une idée de ses voyages : une de la vallée du Saint-Laurent, l'autre du bassin du Mississipi (sa « Manitounie »). Comme d'autres cartographes de son temps, Louis Nicolas remplira sa carte de notations topographiques et de noms de lieux. En plus, sur sa carte de la Manitounie, il dessinera deux énormes bêtes : un « poisson armé » et un « serpent à sonnette ».

La première mission où Nicolas fut assigné se trouvait dans la baie de Chagouamigon, à l'extrême sud-ouest du lac Supérieur. Le 4 août 1667, le père Claude Allouez était revenu à Sillery de la mission du Saint-Esprit de Chagouamigon pour recruter quelques ouvriers et un missionnaire capable de parler l'algonquin¹¹. Nicolas fut choisi. Le voyage ne fut pas facile. Marie de l'Incarnation, la fondatrice des ursulines au Canada, a raconté que leurs guides autochtones, qu'elle appelle « ces barbares », ne voulant pas être trop chargés « les reprirent dans leurs barques, mais sans provisions ni commodités »¹².



Louis Nicolas, *Carte de la « Manitounie »*, *Codex canadensis*, s. d., encre sur papier, 33,7 x 43,2 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma. La carte décrit la région du Mississipi.

Allouez laissa Nicolas en charge de la mission de Chagouamigon et continua seul le voyage jusqu'à la baie des Puants (Green Bay) sur le lac Michigan, où il fonda la mission de Saint-François-Xavier. Chagouamigon était en territoire outaouais, relevant des Algonquins du nord et un centre commercial important, créant autant d'occasions de rencontrer les peuples environnants. Comme tel, c'était un endroit idéal pour une mission. Louis Nicolas y trouvera prétexte à se documenter sur les Sioux, par exemple. L'œuvre *Roy de La grande Nation des Nadouessioueken* fait foi. *La pesche des Sauvages* met aussi en scène des Sioux et leur technique de pêche. Nicolas voyagea beaucoup autour de cette base. En plus du « portrait » du chef des Sioux, le *Codex canadensis* montre le chef des Illinois, des Mascoutens et des Amikoueks, rencontrés autour du lac Huron ou plus au nord.

Après à peine une année passée à la mission du Saint-Esprit, Louis Nicolas revient à Québec, probablement à cause de son tempérament coléreux et sa vanité. Antoine Alet, secrétaire de Monsieur Gabriel de Queylus, supérieur des Sulpiciens de Montréal, rapporte que le chef algonquin Kinonché se plaignait d'avoir été battu à coup de bâton par Nicolas, sans considération pour son rang. Nicolas s'était aussi vanté qu'en arrivant à Montréal, il allait célébrer la messe vêtu d'or et d'argent, preuve du respect qu'on lui portait. Quand les sulpiciens apprirent de Kinonché lui-même les vantardises de Nicolas, ils lui refusèrent de dire la messe¹³. Ce mauvais caractère de Louis Nicolas a peut-être laissé des traces dans la façon dont il traite les gens qui ne croyaient pas à l'existence des licornes (une créature représentée dans le *Codex*) dans son *Histoire naturelle des Indes occidentales*¹⁴.



Carte montrant la distribution des missions de Louis Nicolas.

Les *Relations* ne sont pas très explicites sur les succès missionnaires de cette mission. Louis Nicolas semble avoir été plus intéressé par la traite des pelleteries qu'à la conversion des habitants du lieu. On ne sait si ses supérieurs désapprouvèrent ses activités commerciales. Les jésuites ne répugnaient pas à se mêler de commerce, bien au contraire, et cela au grand mécontentement de leurs compétiteurs laïcs.

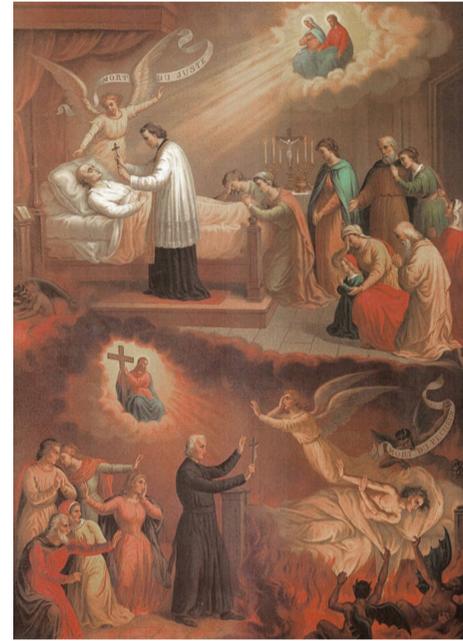
Un document, rédigé par le père Le Mercier le 21 juin 1668 et destiné au général de l'ordre à Rome, déclarait que la raison pour laquelle Louis Nicolas fut ramené à Québec est « qu'il n'était pas fait pour cette mission, à cause de ses manières et ses comportements rustres, son manque de jugement en affaires et ses soudains mouvements de colère, qui ont scandalisé autant les Français que les Sauvages ». Nicolas « versa tant de larmes [et] manifesta un tel regret des comportements dont on l'accusait¹⁵ », qu'on décida de lui permettre de retourner à Chagouamigon. Par contre, dès le printemps de 1669, il était renvoyé à Québec.

AVEC LE PÈRE JEAN PIERRON

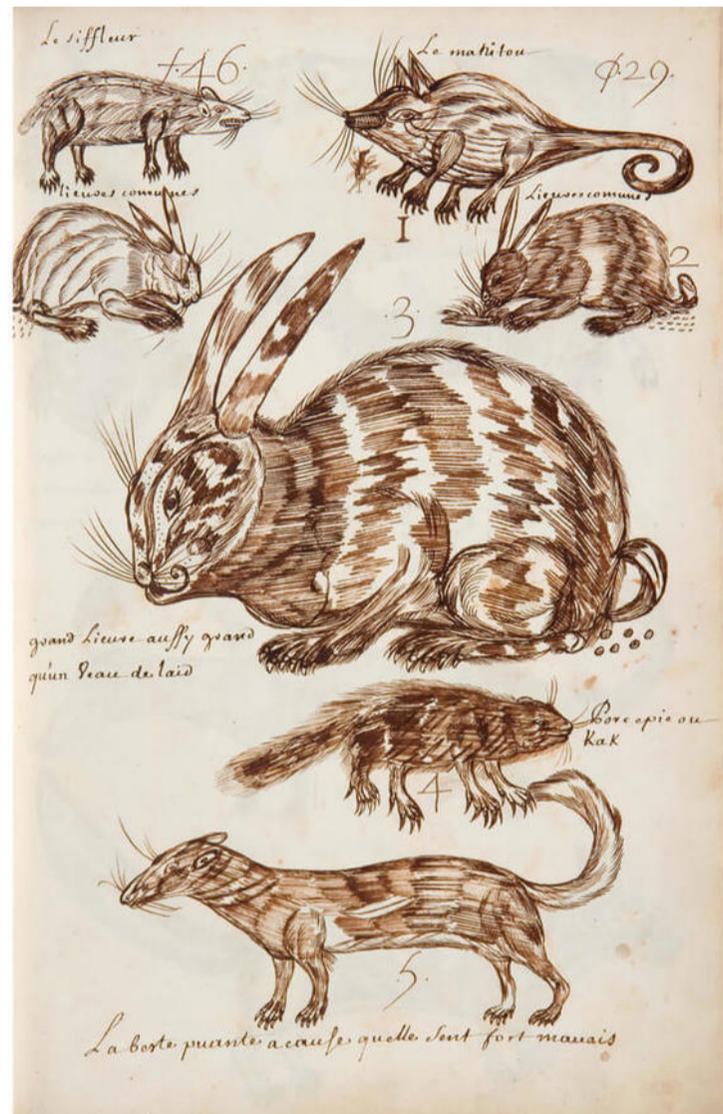
Nicolas demeura à Québec jusqu'à ce qu'une visite du père Jean Pierron (1631-1700)¹⁶ en 1670 change son sort. Pierron était un missionnaire qui utilisait ses talents artistiques pour convertir les Autochtones de Tionnontoguen (près de l'actuelle Albany, dans l'État de New York). Il nous décrit son tableau, malheureusement perdu, de la bonne mort et de la mauvaise mort, un thème que reprendront beaucoup plus tard nos *Catéchismes en image*. Comme lui, le père Claude Chauchetière (1645-1709) utilisa son talent pour peindre le portrait de Kateri Tekakwitha ou des représentations des peines de l'Enfer et autres sujets édifiants pour convertir les Iroquois de la mission Saint-François-Xavier au Sault-Saint-Louis (Kahnawake, près de Montréal). Le *Portrait de Tekakwitha* - l'original étant attribué à Chauchetière tandis qu'une copie est conservée aujourd'hui dans l'église de Kahnawake - est plus tardif et d'un auteur demeuré anonyme.

Pierron était fier de ce qu'il avait pu accomplir à Tionnontoguen, où il avait passé quinze mois, et fit la demande à ses supérieurs d'envoyer quelques missionnaires en territoire iroquois, où, pensait-il, ils feraient plusieurs convertis. Sa demande fut honorée, et les pères Thiéry Beschefer et Louis Nicolas accompagnèrent Pierron à la mission d'Ossernenon (près de l'actuelle Auriesville, dans l'État de New York), sur la rivière Mohawk. On ne sait pas ce que Nicolas réussit à faire à cet endroit. Le père Claude Dablon, auteur des *Relations* de 1671-1672, parle des nombreux baptêmes faits par Pierron¹⁷, mais ne mentionne ni Beschefer ni Nicolas. La seule chose qu'on sait avec certitude grâce au *Catalogue restauré des jésuites de la Nouvelle-France*, est que Nicolas était revenu à Québec en 1671.

On peut se demander si ce n'est pas sa passion pour les voyages qui explique son retour à Québec. Son *Histoire naturelle* parle à quelques reprises d'un voyage qu'il fit en « Virginie », territoire qu'il situe au sud du lac Érié¹⁸. Nicolas en revint, non sans peine, avec beaucoup d'informations sur les plantes et les animaux de la région (voir par exemple sa *Papace ou perdris grise*) et des détails sur la vie de ses habitants. Il se vante moins des conversions qu'il y aurait faites.



La bonne et la mauvaise mort, une illustration du *Catéchisme en images*



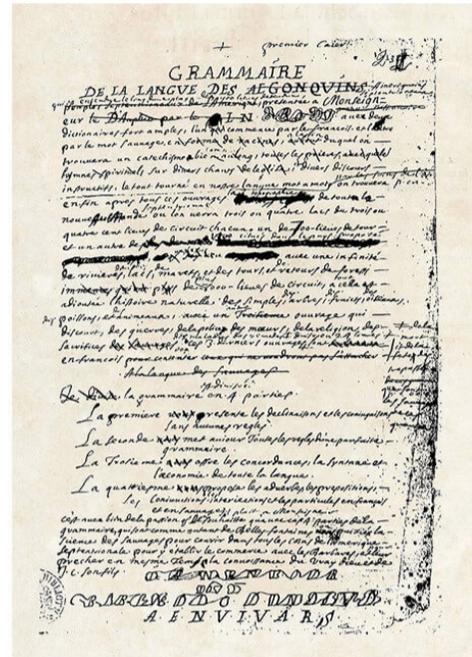
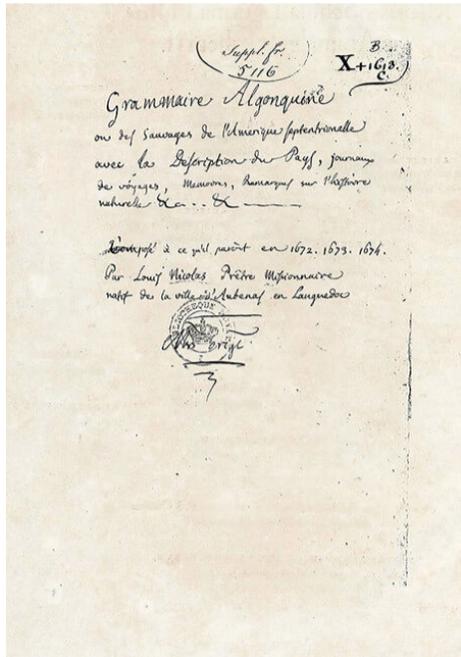
GAUCHE: Nicolas, *Figure du Soleil*, *Codex canadensis*, page 4, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma. DROITE: Louis Nicolas, *Le siffleur*, *Codex canadensis*, page 29, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.

LA GRAMMAIRE ALGONQUINE ET LE MÉMOIRE POUR UN MISSIONNAIRE QUI IRA AUX 7 ISLES

En 1672, Nicolas se retrouve vicaire à Sillery. On lui avait confié peu de responsabilités. C'est probablement à ce moment qu'il se mit à la rédaction de sa *Grammaire algonquine*, une sorte de dictionnaire de la langue algonquine, à laquelle il travailla jusqu'en 1674. Cet ouvrage n'est pas illustré.

Au printemps de 1673, ses supérieurs l'envoyèrent à Sept-Îles, un centre commercial éloigné, comme Chagouamigon. À son retour de Sept-Îles, en juin ou juillet 1673, il est nommé procureur à Cap-de-la-Madeleine. C'est probablement là qu'il écrivit son *Mémoire pour un missionnaire qui ira aux 7 isles q[u]e les sauvages appellent Manitounagouch ou bien mantounok*¹⁹. Ce texte, qui n'est pas non plus illustré et n'a que quatre pages, révèle tout de même les qualités d'ethnographe de Louis Nicolas. Il a su distinguer les trois principales cultures de la région et leurs langues : les Montagnais Papinachois (Opâpinagwa), les Bersiamites (Oumamiwek) et les Inuits. En bon naturaliste, il décrit aussi les plantes et les animaux de la région.

Louis Nicolas avait certainement la passion du travail missionnaire, mais son enthousiasme pour l'histoire naturelle et les voyages de même que ses manières grossières ont conduit ses supérieurs à juger qu'il ne rencontrait pas les standards d'un bon missionnaire. Il faut dire que le fait qu'il se soit mis à élever deux ours à Sillery, avec l'idée de les présenter comme des « curiosités » au roi Louis XIV lui-même, n'aida pas sa cause. Il fut renvoyé en France en 1675.

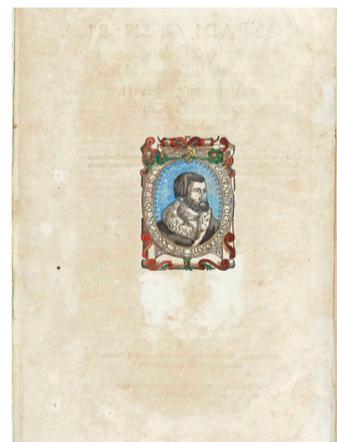
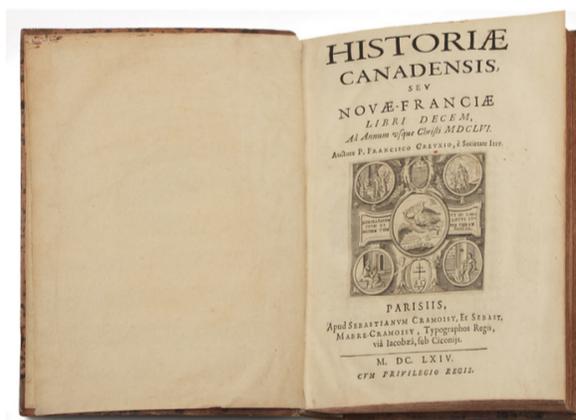


Pages tirées de Louis Nicolas, *Grammaire algonquienne ou des Sauvages de l'Amérique septentrionale, avec la description du pays, journaux de voyages, mémoires, remarques sur l'histoire naturelle*, 1674.

L'HISTOIRE NATURELLE DES INDES OCCIDENTALES ET LE CODEX CANADENSIS

On ne sait pas grand-chose sur Louis Nicolas après son retour en France. Il semble bien qu'il réussit à présenter un animal canadien au roi et sa famille, mais ce fut un suisse (tamia rayé) plutôt que ses ours, faute de boîte assez grande, explique-t-il, pour les transporter jusqu'en France²⁰.

Louis Nicolas quitta la Compagnie de Jésus en 1678, quand ses supérieurs lui refusèrent la permission de publier son *Histoire naturelle des Indes occidentales*, sur laquelle il travaillait à ce moment. Il rêvait de publier toute une série de travaux sur le Nouveau Monde : un catéchisme, une grammaire, une étude topographique, une histoire naturelle des plantes, animaux, oiseaux, poissons et autres créatures, ainsi qu'une étude des peuples autochtones décrivant leurs coutumes, leurs croyances et leurs formes de gouvernement²¹. Il n'a jamais complété sa tâche, mais les experts ont attribué depuis cinq manuscrits particuliers à Nicolas : la *Grammaire algonquienne*, le *Traité des animaux à quatre pieds*, le *Mémoire pour un missionnaire*, l'*Histoire naturelle des Indes occidentales*²² et le *Codex canadensis*. Les trois premiers ont pu être rédigés en Nouvelle-France et les deux autres en France, après son retour.



GAUCHE: Le livre de François Du Creux, *Historiae canadensis seu Novae Franciae Libri Decem*, 1664, Musée McCord, Montréal. DROITE: Portrait de Conrad Gessner au vol. I de son *Historia animalium*, 1551.

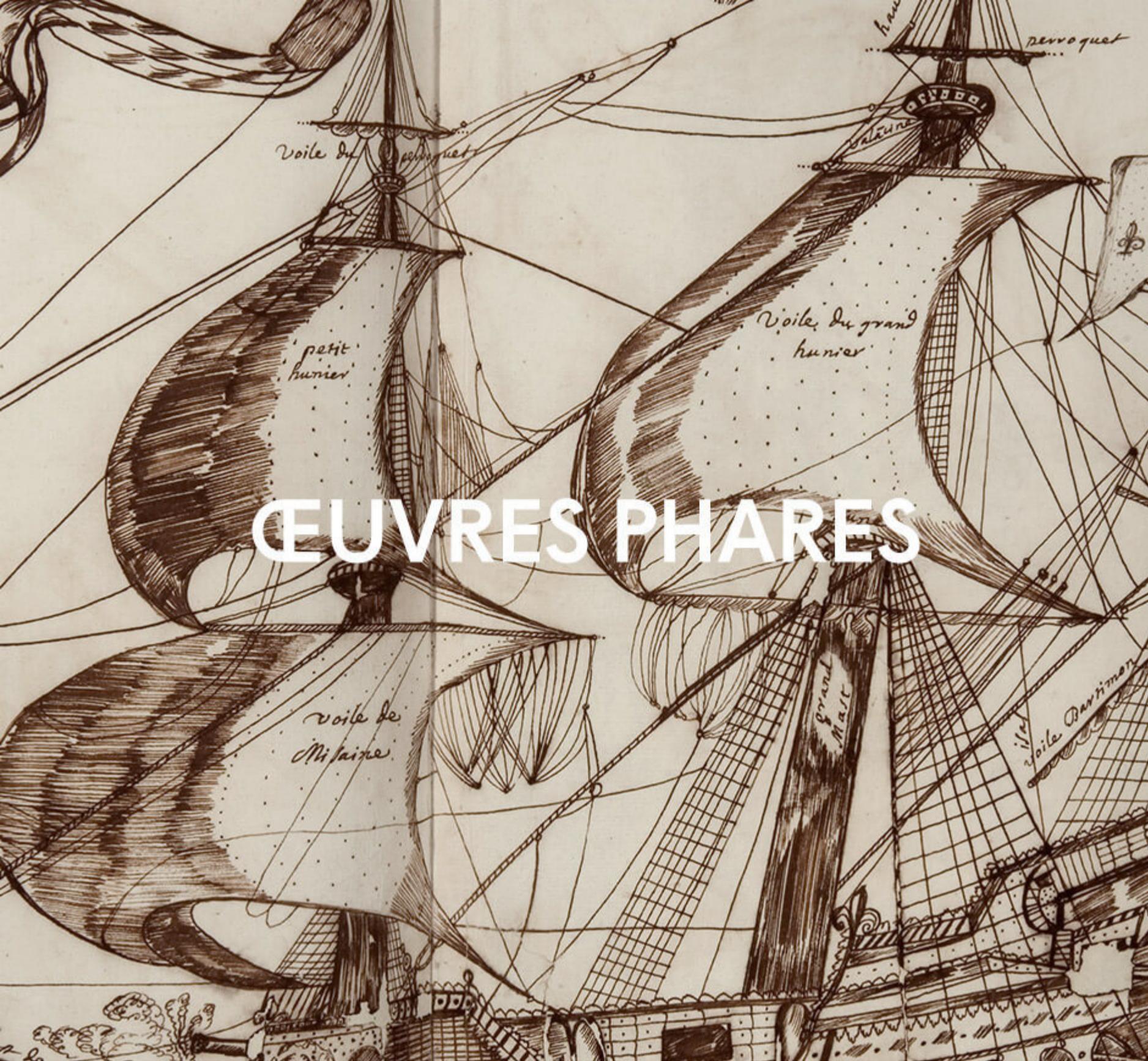
Plusieurs détails du texte de l'*Histoire naturelle* et des légendes du *Codex* suggèrent que Louis Nicolas termina son *Histoire naturelle* dans les années 1680 et que les dessins du *Codex* furent exécutés pendant la décennie suivante, en se fiant à sa mémoire et en se référant à des gravures illustrant des livres déjà publiés. Ses « portraits » de différents peuples dans le *Codex* s'inspirent souvent des gravures de l'*Historiae Canadensis seu Novae Franciae Libri Decem* (1664) du père François Du Creux (1596-1666); et ses animaux, des gravures des *Historiae animalium*, 1551-1558, 1587, de Conrad Gessner. Même si on peut déceler beaucoup de ressemblance entre les dessins de Louis Nicolas et ses sources, il n'en reste pas moins qu'ils sont rendus dans un style bien à lui. Ces dessins d'oiseaux sont parfaitement identifiables par nos ornithologues actuels. D'autres dessins sont plus fantaisistes, comme la licorne ou l'homme marin.

On ne sait comment Nicolas survécut après avoir quitté les jésuites. Il se lia probablement au service des paroisses comme prêtre séculier. Il a dû tout de même avoir accès aux grandes bibliothèques, comme celle de Sainte-Geneviève du Mont de Paris, qui possédait vingt mille ouvrages imprimés et un cabinet de curiosités. Il se peut qu'il ait trouvé un mécène encourageant ses activités d'écriture²³.

On ne sait pas quand il est mort. Le dictionnaire du clergé canadien a avancé 1682 comme étant la date de sa mort, mais sans preuve à l'appui. Cette date est certainement fautive, car les légendes dans le *Codex canadensis* sont de la main de Nicolas et datées aux environs de 1700. À ce moment, il aurait eu soixante-six ans.



Hyacinthe Rigaud, *Louis XIV*, 1701, huile sur toile, 277 x 194 cm, Musée du Louvre, Paris.



ŒUVRES PHARES

On ne connaît qu'une œuvre illustrée du père jésuite Louis Nicolas, connue aujourd'hui sous le nom de *Codex canadensis*. Cette œuvre constitue un compte-rendu unique d'histoire naturelle et d'ethnographie de la Nouvelle-France, fruit de ses observations. On y trouve aussi deux cartes géographiques et trois pages de dédicace au roi Louis XIV. Les douze pages que nous avons choisies ici sont typiques de ses intérêts et de son style.

COURONNE ROYALE N.D.



Louis Nicolas, *Couronne royale*, s. d.
 Encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm
 Codex canadensis, page 2
 Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma

Ce dessin de la couronne royale de France est l'une des trois dédicaces au roi de France, Louis XIV, que Louis Nicolas a placée au début du *Codex canadensis*, son album illustré. Il représente une énorme couronne de France, supportée par deux globes, eux-mêmes au sommet de deux colonnes, à cheval sur les tours renversées de Castille, symbole de l'Espagne.

Cette image de la couronne royale de France est significative pour deux raisons. Tout d'abord, elle nous permet de dater de manière précise les inscriptions et légendes (non les dessins, cependant, qui datent d'avant cette période) du *Codex canadensis* de 1700 ou du début de 1701. Philippe V, le petit-fils de Louis XIV, nommé dans l'inscription, est devenu roi d'Espagne en 1700, événement qui fut suivi de la Guerre de Succession d'Espagne, qui dura de 1701 à 1714 et qui n'est pas mentionnée dans la légende.

Ensuite, la prudente mise en place de la légende à l'intérieur du dessin démontre que les légendes furent inscrites après la réalisation des dessins. Germaine Warkentin, professeure émérite et paléographe, a examiné le manuscrit et assure que les légendes du *Codex* sont de la même main que celle de *Histoire naturelle des Indes occidentales*, attribuée à Louis Nicolas.

Ce qui est frappant à propos de cette dédicace, c'est que le texte pourrait être interprété comme une correction de l'image. Dans le dessin, « les tours d'argent de Castille » sont renversées. Mais l'inscription indique qu'elles ont été « relevées aujourd'hui par la même couronne de France » dans la personne de Philippe 5^{me} / ».

Les deux autres dédicaces du *Codex* possèdent le même style et le même objectif. L'une représente la « massue royale » au-dessus d'un lion renversé, symbole de la Hollande; l'autre, l'écusson royal portant un « soleil » qui éblouit les deux aigles, symboles de l'Allemagne. Les deux dédicaces célèbrent les victoires contre la Hollande en 1668 et contre l'Allemagne en 1673-1674.



GAUCHE: Hyacinthe Rigaud, *Philippe V, roi d'Espagne*, 1701, huile sur toile, 225,5 x 154 cm, Château de Versailles, France. DROITE: Louis Nicolas, *Eccusson de France [...]*, *Codex canadensis*, page 3, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.



ROY DE LA GRANDE NATION DES NADOUESSIOUEK S. D.



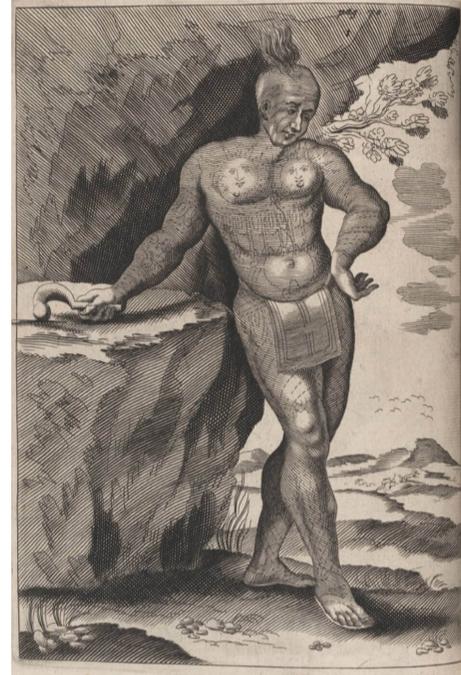
Louis Nicolas, *Roy de La grande Nation des Nadouessiouek*, s. d.
Encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm
Codex canadensis, page 8
Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma

Comme la légende l'indique, ce dessin représente le « Roy de La grande Nation des Nadouessiouek (les Sioux), ...armé de sa Massue de guerre qu'on nomme pakamagan. Il Regne dans un grand Pais, au dela de la mer vermeille (le Golfe du Mexique)¹ ». C'est un exemple des nombreuses images créées par Nicolas pour représenter les divers groupes qu'il rencontra au cours de ses nombreux voyages à titre de missionnaire en Nouvelle-France.

Ces dessins ne sont pas des portraits au sens habituel du mot – soit la représentation aussi exacte que possible d'un individu en particulier – ils constituent plutôt des « types ». Ils ont de l'intérêt, pourtant, parce qu'ils nous donnent une rare idée des tatouages, costumes, coiffures et instruments (pour la pêche et la chasse, armes, pipes, sacs à tabac) utilisés par les Autochtones vers la fin du dix-septième siècle. Les archéologues ont bien retrouvé, par exemple, les fourneaux en céramique des pipes, mais jamais leurs tuyaux en roseau, tels que représentés par Nicolas.

Cette image du « Roy » des Sioux est d'une grande ressemblance avec celle d'un guerrier autochtone que l'on trouve dans les *Historiae Canadensis seu Novae Franciae Libri Decem* (dix livres d'histoire du Canada ou de Nouvelle-France), 1664, du père François Du Creux (1596-1666). Louis Nicolas s'est souvent servi pour ses propres dessins des contours d'un personnage ou d'un animal gravés dans une source déjà publiée, comme c'est nettement le cas, à en juger par la posture et les proportions, de cinq de ses dessins qui sont inspirés de gravures présentes dans Du Creux. Chaque fois, cependant, il a modifié des détails pour tenir compte de ses propres observations – il affirme fièrement qu'il a vu tout ce qu'il représente. Dans cette œuvre, les cheveux relevés, le bâton dans la main droite, la position du bras gauche, le soleil et la lune peints sur la poitrine sont semblables à ce qu'on trouve dans l'image de Du Creux, mais Nicolas donne à son roi une remarquable pipe crachant la fumée et le feu. Il était, en effet, fréquent chez les écrivains et illustrateurs en histoire naturelle, de copier ou de tirer leur inspiration de textes ou de gravures déjà publiées – sans d'ailleurs confesser leur emprunt.

Nicolas a dû rencontrer des Sioux quand il était à Chagouamigon, à la pointe sud-ouest du lac Supérieur, en 1667-1668. Les Sioux étaient les ennemis des Outaouais, qui, au dire du père Claude Dablon, étaient bien établis à Chagouamigon². Malgré cette hostilité, les Sioux venaient « en petits nombres » à Chagouamigon pour y faire du commerce et de la pêche. Louis Nicolas, désireux de rapporter autant de ses observations et expériences que possible, profita de sa présence parmi eux dans ces centres d'échanges commerciaux, ici et ailleurs.



Gravure dans François Du Creux, *Historiae canadensis seu Novae Franciae Libri Decem*, 1664, p. 70-71.

PORTRAIT D'UN ILLUSTRE BORGNE S. D.



Louis Nicolas, *Portrait d'un Illustre Borgne*, s. d.
 Encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm
 Codex canadensis, page 14
 Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma

Des portraits d'individus autochtones sont extrêmement rares à l'époque coloniale en Nouvelle-France, faisant de ce *Portrait d'un Illustre Borgne* un cas tout à fait extraordinaire. L'individu représenté est identifié comme Iscouakité, un guerrier, grand orateur ayant perdu un œil « d'un coup de fleche »¹. Iscouakité (dont le nom veut dire « tison allumé ») est présenté ici comme « hasrangu[ant] ses soldats autravers d'un tube descorce de bouleau », leur demandant de l'écouter. Ce dessin est le seul portrait pour lequel Louis Nicolas a fourni un nom propre. Toutes les autres figures du *Codex* décrivent des types, caractéristiques des divers groupes, plutôt que des individus en particulier.

Louis Nicolas a probablement fait la connaissance d'Iscouakité - le chef des Outaouais et un ennemi redoutable des Iroquois et des Sioux - lors de son stage à Chagouamigon, sa première mission en Nouvelle-France. Iscouakité est mentionné dans les *Relations des jésuites* comme s'étant rendu à Sault-Sainte-Marie en 1672-1673 pour mettre les femmes et les enfants de sa nation sous la protection des jésuites, quand lui et ses hommes étaient allés faire la traite des fourrures à Montréal. Il est mieux habillé que la plupart des autres personnages de Nicolas. Ses cheveux flottent au vent et il est peint sur tout le corps. En plus de son tube pour amplifier la voix, il porte un sac et sa pipe, encore fumante, est déposée par terre à ses côtés. En bon artiste documentaire, intrigué par les gens et son environnement, Nicolas remplit ses dessins d'autant de détails que possible ayant attiré sa curiosité.

Le seul autre portrait fait en Nouvelle-France d'un individu autochtone est celui de sainte Kateri Tekakwitha, peint en 1690 par le père Claude Chauchetière (1645-1709). Ce missionnaire jésuite, comme le père Jean Pierron (1631-1700), utilisait son talent artistique pour tenter de convertir les Autochtones de la mission Saint-François-Xavier à Sault-Saint-Louis (Kahnawake, Québec). Renommée pour sa piété exceptionnelle, Kateri avait été victime de la petite vérole quand elle était enfant, ce qui lui avait défiguré le visage. Chauchetière écrit que lorsqu'elle mourut à l'âge de vingt-quatre ans, ses cicatrices disparurent miraculeusement et son visage retrouva sa beauté naturelle. On ne croit plus aujourd'hui que le portrait de Kateri qui est dans l'église de Kahnawake soit le tableau original de Chauchetière. Il est plus vraisemblable que ce soit une copie de date plus tardive.



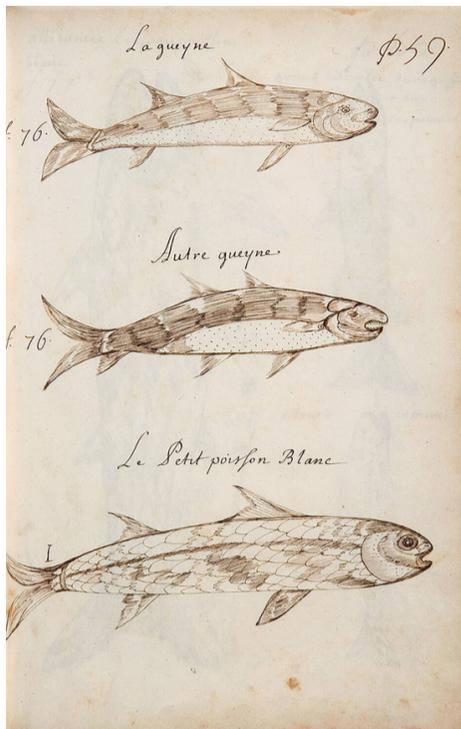
Anonyme, *Portrait de Kateri Tekakwitha*, s. d., huile sur toile, 91,4 x 76,2 cm, mission Saint-François-Xavier, Kahnawake, Territoire mohawk, Québec.

LA PESCHE DES SAUVAGES S. D.

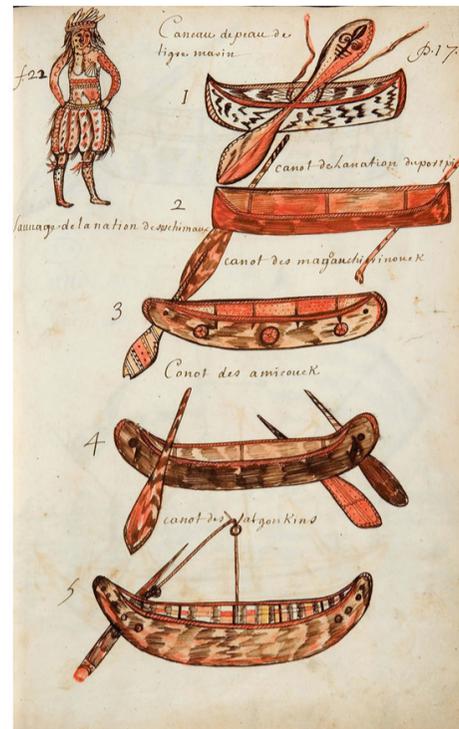


Louis Nicolas, *La pesche des Sauvages*, s. d.
 Encre et aquarelle sur papier, 33,7 x 21,6 cm
 Codex canadensis, page 15
 Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma

La pesche des Sauvages montre des Sioux du Dakota de l'Est dans un canot, pêchant dans les eaux ondulantes du sud-ouest du lac Supérieur. Dans les quelques images qu'il a consacrées à des scènes de la vie des premiers peuples, Nicolas s'en est remis presque exclusivement à ses propres observations et, sauf quelques rares exceptions, à son propre talent de dessinateur¹. Les représentations plus libres de ces peuples dans leur cadre de vie habituel, ou en voyage, ou prenant soin de leurs morts, etc., ont une spontanéité sinon une naïveté qui les rend attachantes mais elles sont surtout riches en informations sur les cultures des peuples autochtones de la fin du dix-septième siècle.



GAUCHE: Louis Nicolas, *La queyne*, *Codex canadensis*, page 59, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma. DROITE: Louis Nicolas, *Ameriquains qui vont a la guerre sur l'eau*, *Codex canadensis*, page 16, s. d., encre et aquarelle sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.



En utilisant le terme « sauvages », Nicolas ne faisait que s'en remettre à l'usage de son temps, qui dérivait d'une conception hiérarchique de l'humanité. Au sommet de la pyramide, on trouvait le roi et les nobles; plus bas, les gens du commun; et plus bas encore, les « sauvages », dépourvus, selon cette conception, de toute culture, religion, ou langage intelligible, et de la moindre forme de gouvernement, ou de mœurs dont on puisse parler.

Mais revenons à notre image. Les hommes ont des filets et autres instruments. Nicolas a dessiné des harpons, un filet et un gant au bas de son illustration. Il semble déterminé à noter autant de détails que possible dans ses illustrations. Celle-ci est dessinée à l'aide d'une plume d'oie trempée dans une encre brune, comme toutes les autres, mais a cette particularité d'être rehaussée d'aquarelle rouge et ocre.

Dans la légende de son illustration, Louis Nicolas indique qu'il décrit cette pêche ailleurs, faisant probablement allusion à un passage de *l'Histoire naturelle des Indes occidentales*. Dans ce passage, il parle, en effet, des Sioux et autres groupes autochtones allant à la pêche lors de leur visite à la mission du Saint-Esprit :



[...] ces argonautes poussent avec violence leur canot pour les [rapides] surmonter : jusques a ce qu'ils soient arrivés a des endroits : ou ils sçavent qu'il y a tant de ces gros poissons Blancs que tout le fonds de leau en est comme pavé : ou plus tot entassé l'un sur l'autre en telle quantité qu'ils n'ont qu'a laisser couler en bas leur seconde perche [la première étant celle qui les fixe dans les rapides] au bout de laquelle il y a un filet en forme de cone ou de capuchon d'où a chaque fois qu'ils le relevent ce qui se fait fort prestement, ils amènent 5 ou 6 gros poissons Blancs. Je donne la figure du filet dans mes figures².

Ailleurs, où il est question du « petit et grand poisson blanc », il parle de l'*attikamek*. On trouve un *attikamek* en bas à droite de notre illustration³. On identifie le grand poisson blanc au grand corégone, et Nicolas affirme qu'il ne se pêche « guers que dans nos grands lacs, et jamais dans l'eau salée⁴ ». On ne trouve nulle part ailleurs une description et une illustration aussi vivantes des usages des Autochtones de l'époque. Pour cette raison à elle seule, les dessins de Louis Nicolas sont uniques et forment une contribution substantielle au premier art colonial de la Nouvelle-France.

RITUELS INDIGÈNES S. D.

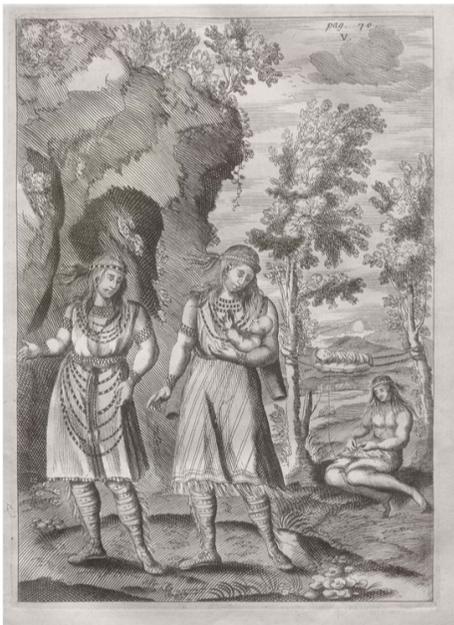


Louis Nicolas, *Rituel indigènes*, s. d.
Encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm
Codex canadensis, page 21
Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma

Nicolas était fasciné par les façons de vivre des premiers peuples, et il rendit compte d'un grand nombre de ces coutumes, y compris les pratiques religieuses. Les cinq images regroupées sur cette page témoignent de l'intérêt de Nicolas pour la vie quotidienne et les rituels autochtones. Chaque image est désignée comme une « figure », marquée par la lettre f suivie d'un numéro d'ordre, et cela dans tout le *Codex canadensis*.

À la figure 33 de cette page, Nicolas décrit le « Sacrifice que ce sauvage fait a la Lune » : il va bientôt offrir à la Lune de la viande (de cerf?) qu'il cuit sous le toit d'un abri à l'extérieur. La figure 34 comporte deux images. La première représente la « Cabane de peau ou l'on voit une peau offerte à « aguakoqué qui est le dieu de la guerre des ameriquains ». Sur la seconde image, la « figure de la teste du dieu de la terre que ce sauvage va voir ». La « cabane de peau » est une suerie, et l'homme tient un arc et porte un masque, semblable à ceux de la Société des Faux-Visages - un groupe d'hommes-médecine chez les Iroquois. Ce dessin est le seul exemple connu d'une représentation de masques autochtones à la fin du dix-septième siècle. À cette époque, les colons affichaient le même mépris pour les œuvres d'art autochtones que pour leurs pratiques religieuses et les considéraient comme grotesques.

Les figures 35, 36 et 37 portent sur des sujets domestiques, moins spirituels que les précédents. La première montre un enfant dans son berceau (papoose) suspendu à une branche; la seconde une « Branle » pour endormir les enfants; et la troisième un mortier pour moudre le grain. Ce sont les seules figures de cette page inspirées, dans une certaine mesure, des gravures du père François Du Creux (1596-1666). Même si Nicolas omet les mères dans les deux premières images et la femme qui tient le mortier dans la troisième, l'essentiel est dit.



GAUCHE: Gravures dans François Du Creux, *Historiae canadensis seu Novae Franciae Libri Decem*, 1664, p. 70, V et 22. DROITE: Gravures dans François Du Creux, *Historiae canadensis seu Novae Franciae Libri Decem*, 1664, p. 70, V et 22.

En général les missionnaires étaient fort critiques des croyances des peuples qu'ils voulaient convertir au christianisme. Quand ils les mentionnaient, c'était pour les ridiculiser et les dénoncer comme inspirées du Diable. Le jésuite Paul Le Jeune (1591-1664), par exemple, intitule l'un de ses chapitres de la *Relation* de 1634 : « De la créance, des superstitions et des erreurs des Sauves Montagnais ». On pourrait relever plusieurs passages de *l'Histoire naturelle des Indes occidentales* de Louis Nicolas portant le même genre de jugements. Cependant, dans ses dessins et leurs légendes, il ne fait que rapporter ce qu'il voit, sans porter de jugements.

LES PLANTES S. D.



Louis Nicolas, *Les Plantes*, s. d.
Encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm
Codex canadensis, page 23
Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma

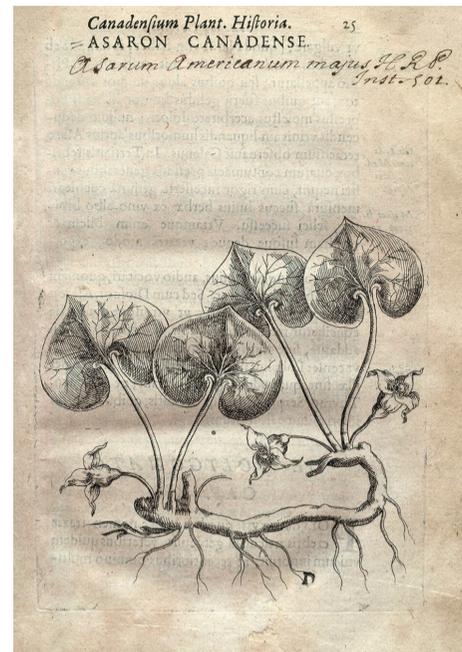
Selon la classification hiérarchique commune au dix-septième siècle, Louis Nicolas traite d'abord des humains, puis des plantes, des animaux, et des oiseaux, pour finalement terminer avec les poissons. Cette page bien remplie qui ouvre la section sur les plantes comporte huit figures. La légende de la figure 3, par exemple, déclare qu'il s'agit de l' « herbe a trois couleurs », celle de la figure 6 de l' « ail sauvage », et celle de la figure 7 de la « Cotonaria qui porte du miel du coton du chanvre une belle fleur et des asperges ». La figure 2 porte sur la « Ounonnata qui jette des racines comme les truffes ». Le mot iroquois « Ounonnata » désigne le rhizome de la *Sagittaria latifolia*, la Sagittaire à larges feuilles, connu aux États-Unis sous le nom de *wapato* ou patate indienne¹. Son dessin d'ailleurs met l'accent sur ses racines comestibles.

Les botanistes ont trouvé la « Lymphata » de la figure 5 difficile à identifier à cause de la manière dont elle est représentée dans le *Codex*. Un expert a cru qu'il pouvait s'agir du gingembre sauvage, mais d'autres, en se rapportant à la description de la plante dans l'*Histoire naturelle*, ont avancé qu'il s'agissait plutôt du lys d'eau. Le nom que lui donne Nicolas peut nous mettre sur la piste. *Lymphatus*, signifie *aqueux*, renvoyant probablement à l'habitat de la plante, ce qui ne serait pas étonnant chez des naturalistes du dix-septième siècle.

Louis Nicolas était certainement intéressé par la flore du Canada. Sur quatre pages du *Codex*, 18 plantes sont représentées. Mais dans son *Histoire naturelle des Indes occidentales*, il en décrit presque 200 – plus que n'importe qui d'autre de son temps en Nouvelle-France. Nicolas semble bien avoir observé toutes les plantes qu'il a représentées au *Codex*, contrairement au botaniste Jacques-Philippe Cornut, par exemple, qui, n'ayant pas visité l'Amérique, s'en est remis à d'autres botanistes et voyageurs dans son *Canadensium plantarum aliarumque nondum editarum historia*, 1635.

Il se peut que Louis Nicolas ait dessiné sur place quelques-uns des spécimens représentés au *Codex*, mais il est certain qu'il a complété son travail après son retour en France en 1675. Alors que ses dessins des peuples autochtones ou de la faune canadienne s'inspirent souvent de gravures, ses représentations de plantes semblent plus originales. Il a pu d'ailleurs étudier dans les jardins de Paris ou de Montpellier des variétés qui poussaient au Canada, comme le thuya au jardin des Tuileries. On peut expliquer le fait que certaines plantes sont moins bien représentées par la distance prise par Nicolas avec ses sources.

Nicolas vivait avant Carl von Linné (1707-1778), le fameux naturaliste suédois qui est à l'origine de la taxonomie moderne. Aussi n'a-t-il pas représenté ses plantes en insistant sur leurs organes sexuels – pistil et étamine – comme Linné l'aurait fait? Louis Nicolas met plutôt l'accent sur l'utilité des plantes pour l'homme – leur caractère comestible ou leur usage pharmaceutique. Il met en valeur tantôt les racines, tantôt les fruits ou les fleurs. Il classe ses plantes selon leur taille : les herbes d'abord, les fruits ensuite, les arbres enfin.



Gingembre sauvage, *Asaron canadense* dans Jacques-Philippe Cornut, *Canadensium plantarum historia*, 1635, p. 25.

LICORNE DE LA MER ROUGE S. D.



Louis Nicolas, *Licorne de la mer rouge*, s. d.
Encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm
Codex canadensis, page 27
Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma

La section sur les animaux dans le *Codex* s'ouvre sur une extraordinaire représentation d'un tigre et d'une licorne mythologique. Curieusement, l'image de la licorne est divisée en deux, chaque partie marquée par A et B. Nicolas avait-il mal calculé son espace et s'attendait-il à ce que ses lecteurs joignissent les deux parties de l'animal comme dans un jeu d'enfants? Le tigre apparaît entre les deux moitiés de la licorne et est couvert de taches plutôt que rayé. On n'était pas familier en Europe avec le tigre. Par exemple, l'animal que Montaigne décrit comme un « tigre » dans une ménagerie à Florence était probablement plutôt un léopard ou un ocelot. Louis Nicolas était persuadé de l'existence des licornes et prétendait en avoir vue une tuée au Canada¹. Pourtant, il savait bien que ni le tigre ni la licorne n'étaient issus du Nouveau Monde. Pourquoi introduire ces animaux dans un album sur la Nouvelle-France?

Nicolas aimait commencer ou finir une section par une image « digne d'être montrée », autrement dit par un « monstre » au premier sens du mot (qui dérive de *monstrare*, montrer), sans se soucier s'il s'agissait d'une espèce indigène en Amérique. Pour la section qui porte sur les mammifères, la licorne joue le même rôle que la fleur de la passion (*passiflora*) qui clôt la section sur les plantes². Même si cette plante ne pousse pas au Canada, elle a une signification religieuse, symbolisant la passion du Christ. Il se peut que Nicolas ait partagé la croyance de son temps sur l'existence des licornes, inspirée par les dents de narval que les Scandinaves vendaient comme d'authentiques cornes de licornes en Europe, leur attribuant des vertus pharmaceutiques par surcroît.

Il est toutefois assez paradoxal, comme le fait Nicolas, de prendre la licorne pour exemple de la primauté de l'observation directe sur l'information purement livresque³! Elle suffirait à confondre « les gens de cabinet » qui ne croient pas à l'existence des licornes simplement pour n'avoir jamais perdu de vue le clocher de leur paroisse. Louis Nicolas écrit, en effet, ce qui suit dans son *Histoire naturelle des Indes occidentales* :

Je ne sçay que dire de l'effroyable erreur qui c'et glissée parmi même force gens de cabinet qui d'ailleurs sont fort sçavans : mais qui n'ayant rien veu des choses admirables que la nature produit par ce qu'ils n'ont jamais perdu de veue le clocher de leur paroisse, et qui ne sçavent presque pas sans demander, le chemin de la place Mauber ou de la place royalle, ces sortes de personnes, dis je, s'attachent avec une opiniatreté Blamable a dire qu'il ny a point De licorne en aucun endroit du monde⁴.

Dans les dix pages extrêmement chargées qui suivent la page 27, Louis Nicolas a dessiné soixante-sept mammifères, ou « animaux terrestres à quatre pieds », comme il le dit, classifiés selon leur taille, des plus petits aux plus grands.



Louis Nicolas, *Cheval Marin qu'on voit dans les preries du bord du fleuve de chisedek [...]*, *Codex canadensis*, page 40, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.

LES AMPHIBIES S. D.



Louis Nicolas, *Les Amphibies*, s. d.
Encre et aquarelle sur papier, 33,7 x 21,6 cm
Codex canadensis, page 37
Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma

Les illustrateurs du dix-septième siècle travaillent rarement sur le motif. La plupart du temps, les animaux qu'ils pouvaient observer étaient des animaux morts, raidis, souvent avec la langue sortie. Nicolas ne se différencie pas là-dessus. Beaucoup de ses animaux sont ainsi allongés, la langue pendante, comme c'est le cas de ses ours et de son « Elan ou caribou ». Il était encore plus fréquent de simplement s'inspirer d'une gravure existante, quitte à prendre des animaux européens pour représenter des animaux canadiens.

En faisant les quatre figures qui ouvrent la section sur les « Amphibies » - à savoir, de haut en bas, la loutre, le castor, et les phoques, désignés ici comme le loup et le tigre marins - Nicolas s'est inspiré de deux sources : *La nature et la diversité des poissons [...]*, 1555, de Pierre Belon du Mans, pour la loutre,¹ et des gravures des *Historiae Animalium*, 1551-1558, 1587, de Conrad Gessner (1516-1565). L'image qui lui a servi de source pour le castor le représente à la verticale, dans la marge d'une page de l'ouvrage de Gessner. Nicolas l'a plutôt représenté à l'horizontale, et comme posé au sol. Nicolas tentait de se distancier de la tradition en représentant son animal vivant.



GAUCHE: Une représentation du castor dans Conrad Gessner, *Historia animalium*, 1551, vol. I, p. 336. DROITE: Une représentation de la loutre dans Pierre Belon du Mans, *La nature et la diversité des poissons*, 1555, p. 27.

Les deux phoques viennent aussi de Gessner, qui, selon ses propres dires, a lui-même copié le premier phoque dans Guillaume Rondelet, naturaliste et médecin français du seizième siècle. Enfin, le « tigre marin » est également tiré de Gessner.

Les quatre créatures sur cette page sont teintées à l'aquarelle bleue pour suggérer qu'elles vivent aussi dans l'eau. Mais Louis Nicolas a pris soin de leur donner de la fourrure en les couvrant de hachures en zigzag. Il leur a donné aussi des moustaches, des dents aiguës et des griffes bien dessinées, ainsi que d'autres marques sur le corps.

Les naturalistes à l'époque classifiaient les animaux selon leur habitat et Nicolas suit leur exemple. Les animaux terrestres forment le groupe des animaux à quatre pattes; ceux qui volent, comme les oiseaux, ou les chauves-souris, forment le groupe associé à l'air; et finalement tout ce qui vit dans l'eau, y compris les baleines, est poisson. Étonnamment, Nicolas clôt cette section avec le « Rat des montagnes grand comme un chien Epagneul », et classifie les grenouilles avec les poissons.

LES OISEAUX S. D.

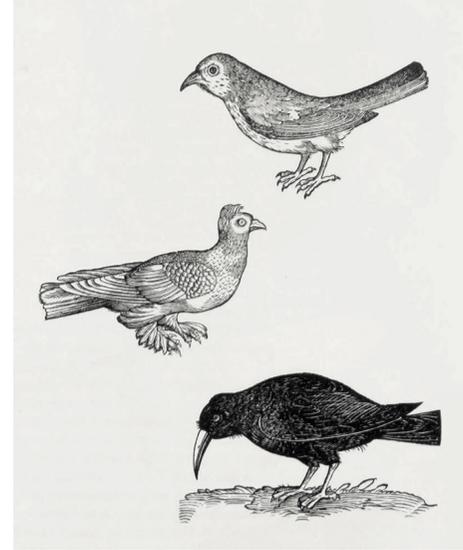


Louis Nicolas, *Les oiseaux*, s. d.
 Encre et aquarelle sur papier, 33,7 x 21,6 cm
 Codex canadensis, page 41
 Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma

Une des plus belles pages du *Codex canadensis* est la page qui ouvre la section sur les oiseaux. Ici, la plupart des oiseaux sont désignés par leur couleur : l'« oyseau jeaune » (fig. 1), « Le pinson rouge » (fig. 2), « Le pinson rouge et noir » (fig. 3) et l'« oyseau royal bleu » (fig. 4). La légende de la figure 6 est plus longue : « moigneau ameriquain dont Le plumage est tres varie. Lhyver il est tout blanc dans Les autres saisons Il est gris melé de diverses couleurs ». C'est une des rares pages où les dessins faits à la plume sont rehaussés à l'aquarelle (ou peut-être à la tempera). Il n'y a aucun moyen de savoir si c'est Louis Nicolas lui-même qui les a colorés, ou quelqu'un d'autre à une date plus tardive.

Nicolas classe ses oiseaux par leur habitat et, à l'intérieur de chaque section, selon la taille (les plus petits en premier). Comme nous l'avons fait ailleurs, il est possible de rattacher ses illustrations d'oiseaux à des sources publiées, bien que cela ne soit pas toujours facile. Dans les *Historiae Animalium Liber III qui est de Avium natura*, 1555, de Conrad Gessner (1516-1565), une source possible des dessins de Nicolas, pas moins de 217 espèces sont représentées par des gravures en noir et blanc et sont classées par ordre alphabétique. On leur donne aussi des noms qui ne nous sont plus familiers.

Malgré le peu d'information donnée par Louis Nicolas dans les légendes de ses illustrations, celles-ci sont assez précises pour permettre à des ornithologues contemporains de les identifier. Les sept oiseaux représentés sur cette page ont été identifiés par Michel Gosselin, qui les a repris dans un article en parallèle avec des photos modernes des mêmes oiseaux¹. Ainsi le « Rourouca ou oyseau mouche », en haut à gauche, est le colibri à gorge rubis; l'« oyseau jeaune », la paruline jaune; « Le pinson rouge », le roselin pourpré; « Le pinson rouge et noir », le piranga écarlate; l'« oyseau royal bleu », le merle bleu de l'Est; l'« hortoland ameriquain », le goglu des prés; et le « moigneau ameriquain », le plectrophane des neiges.



Oiseaux représentés dans Conrad Gessner, *Historia animalium*, 1555, vol. III, p. 654 (bruant jaune), 279 (pigeon domestique) et 522 (crave à bec rouge). Ces figures se retrouvent dans Edmund V. Gillon Jr, éd., *Curious Woodcuts of Fanciful and Real Beasts*, 1971, respectivement aux p. 68, 64 et 61.

PAPACE OU PERDRIS GRISE N.D.



Louis Nicolas, *Papace ou perdrix grise*, n.d.
Encre sur papier, 33,7 x 21,6 m;
Codex Canadensis, page 46
Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma

Cette illustration est une bonne démonstration de la manière dont Louis Nicolas utilisait des sources européennes pour représenter des espèces nord-américaines. La légende déclare que la « Papace ou perdris grise » est remarquable pour le bruit qu'elle fait en « battant des ailles sur un arbre pouri dans les Bois. on Lentend de pres d'une lieu Loing ». Cette description est assez précise pour renvoyer à la gélinotte huppée, *Bobasa umbellus*, un oiseau qu'on trouve partout au Canada, de l'Alaska jusqu'aux Appalaches.



GAUCHE: Une représentation du lagopède dans Conrad Gessner, *Historia animalium*, 1555, vol. III, p. 65. DROITE: Louis Nicolas, *La petite chouette*, *Codex canadensis*, page 51, s. d., encre et aquarelle sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.

Comme modèle pour cette magnifique créature, Nicolas a utilisé la représentation gravée du lagopède alpin telle qu'elle se trouve dans les *Historiae animalium Liber III qui est de Avium natura*, 1555, de Conrad Gessner (1516-1565)¹. Non sans prendre, cependant, beaucoup de liberté avec son modèle, en s'en remettant à ses propres observations et en ajoutant plusieurs détails. Il ajouta ainsi des plumes sur la tête et autour de la gorge de l'oiseau, justifiant le qualificatif de « huppé » qu'on donne à cet oiseau. Une queue extraordinaire remplace celle, peu remarquable, de son modèle, et il a débarrassé les pattes du modèle de ses plumes.

Dans ce beau dessin, Louis Nicolas démontre son talent de dessinateur à la plume et à l'encre. On notera les hachures différentes des ailes et de la queue. Finalement, ce dessin est moins fantaisiste que celui de ses hiboux qu'on cite toujours (p. 51-52), le « Coucoucouou » (une onomatopée de son cri) étant probablement la chouette cendrée, *Strix nebulosa*, avec une souris dans ses serres.

MONSTRE MARIN TUE PAR LES FRANÇOIS S. D.



Louis Nicolas, *Monstre marin tue par Les françois*, s. d.
Encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm
Codex canadensis, page 55
Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma

Pour ouvrir la section sur les poissons du *Codex canadensis*, Louis Nicolas a choisi de donner la vedette à quatre créatures extraordinaires : un homme marin, des insectes, et des grenouilles énormes et bruyantes. On soupçonne déjà que Nicolas classe parmi les poissons tout être vivant dans ou proche de l'eau, de la grenouille à la baleine. Il a d'ailleurs évoqué l'eau dans son dessin par toute une série de hachures en zigzag. Comme la « Licorne de la mer rouge », ces quatre figures témoignent de la tendance de Nicolas à commencer ou à clore chaque section par des exemples de créatures fantastiques ou miraculeuses.

Dans le haut de la page, on commence par nous dépeindre un « Monstre marin tue par Les françois sur La riviere de richelieu En nouvelle France », soit un poisson à tête humaine. Cette singulière créature était certainement inspirée par une image de l'un ou l'autre des nombreux auteurs de la période¹. Le père Pierre François Xavier de Charlevoix, un jésuite avec la réputation d'avoir été le premier historien de la Nouvelle-France, renvoie au rapport d'un « vieux missionnaire » qui prétend avoir vu un monstre marin « dans la rivière de Sorel », autre nom de la rivière Richelieu. Charlevoix regrette que son auteur n'ait pas fourni une meilleure description de la créature. Il s'étonne aussi que personne ne l'aie vue avant son arrivée à Chambly, près de Montréal².



GAUCHE: Représentations de monstres marins dans Gaspar Schott, *Physica curiosa*, 1697, p. 401. DROITE: Les métamorphoses de la grenouille dans Lacépède, disciple de Georges Louis Leclerc Buffon, *Histoire générale et particulière des quadrupèdes ovipares et des serpents*, 1788-89, planche 31.



À droite du monstre marin, Louis Nicolas a représenté deux images de « mouche luisante », « qu'on voit » au dire de la légende, « a milliers sur le soir dun beau jour sur les rives du fleve st. Laurent En amerique » (fig. 1 et 2). Nicolas mentionne aussi les mouches à feu dans son *Histoire naturelle des Indes occidentales*, sur un ton de franche admiration : « Parmi les choses qui sont admirables sur les terres de l'Amérique, je trouve que la mouche à feu n'y doit pas tenir le dernier rang, car, à la bien considérer, on dirait que c'est un astre vivant³ ».

La « grenouille a cue fort venimeuse » que l'on trouverait sur les bords du Saint-Laurent (fig. 3) suppose que Louis Nicolas ne connaissait pas la métamorphose de la grenouille. Il est normal pour une grenouille d'avoir une queue avant d'atteindre sa forme adulte. Ce n'est pas avant la fin du dix-huitième siècle que ce fait biologique sera établi par Bernard Germain, Comte de Lacépède, disciple de Buffon, dans son *Histoire générale et particulière des quadrupèdes ovipares et des serpents*, 1788-89.



Enfin, la « grosse grenouille verte », au bas de la page, si l'on en croit la légende, se fait entendre jusqu'à « Deux Lieues » de distance quand elle croasse.

Ces quatre extraordinaires créatures démontrent que l'ex-jésuite, malgré ses connaissances et ses voyages, pouvait être la victime de ses croyances.

LE NAVIRE DE JACQUES CARTIER S. D.



Louis Nicolas, *Le navire de Jacques Cartier*, s. d.

Encre sur papier, 33,7 x 43,2 cm

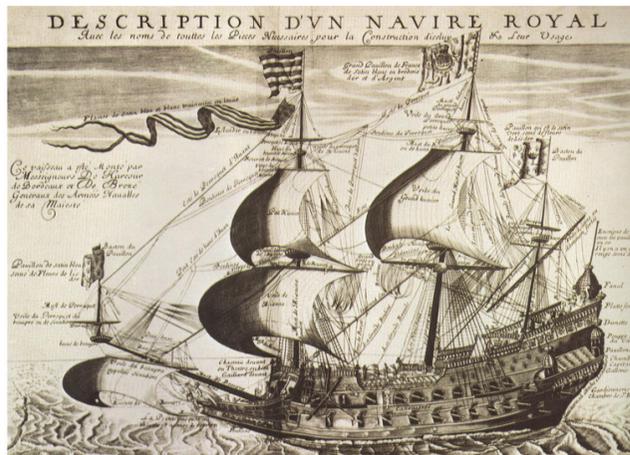
Codex canadensis, page 67

Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma

Il est probable que Louis Nicolas ait choisi de représenter le magnifique « vaisseau [qui] a été Monté par le Capitaine Jacques Cartier qui entra le premier Dans le fleuve de St Laurent en Canada », pour le mettre en contraste, surtout par sa capacité à traverser l’océan, avec les petits canots et kayaks décrits plus haut dans le *Codex*. Il était commun à l’époque de mettre en contraste les armes ou les outils primitifs des peuples autochtones avec ce que l’on considérait comme des merveilles techniques, et de confirmer l’idée de la supériorité de la civilisation européenne sur celle des terres conquises.

Dans cette illustration, Louis Nicolas a dessiné un splendide navire sur une double page deux fois plus grande que sa largeur habituelle de 21,6 centimètres. Avec ses voiles gonflées, ses bannières et ses drapeaux dessinés avec ses habituelles hachures, il semble fendre la vague. Ses canons sont prêts. Au moins trois tirent. Les voiles et les gréements sont inscrits avec soin.

En réalité, le navire dessiné par Louis Nicolas ne pouvait être celui du capitaine Jacques Cartier, car il s'inspirait directement de la « Description d'un Navire Royal » en frontispice de l'*Hydrographie contenant la théorie et la pratique de toutes les parties de la navigation*, 1643, du jésuite géographe Georges Fournier¹. Or ce « Navire Royal » était un vaisseau nommé *La Couronne*, qui avait été commissionné par la marine française en 1636 pour servir de galion de guerre. Il devait, selon les souhaits du cardinal de Richelieu, contribuer à assurer la domination de la marine française.



GAUCHE: Le père jésuite Georges Fournier représente *La Couronne* dans *Hydrographie contenant la théorie et la pratique de toutes les parties de la navigation*, 1643. DROITE: Louis Nicolas, Jacques Cartier, *Codex canadensis*, page 68, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.

Sur la page 68 du *Codex*, Nicolas a dessiné un Cartier en uniforme, accompagné d'une figure de femme voilée - peut-être la muse qui l'a inspiré dans ses découvertes. Il va sans dire que cette représentation de Cartier est purement imaginaire, car on ne connaît pas de portrait du célèbre navigateur datant de cette époque, sauf peut-être une figure de l'*Atlas de Vallard*, 1547. Nicolas complète le *Codex* avec une série d'animaux domestiques - y compris des canards, des coqs, des chats, des chiens, des vaches et un des fameux étalons envoyés par Louis XIV en Nouvelle-France « il y a plus de trente ans ». Étant connu que ces chevaux arrivèrent en Nouvelle-France, cette mention daterait le *Codex canadensis* aux environs de 1697.

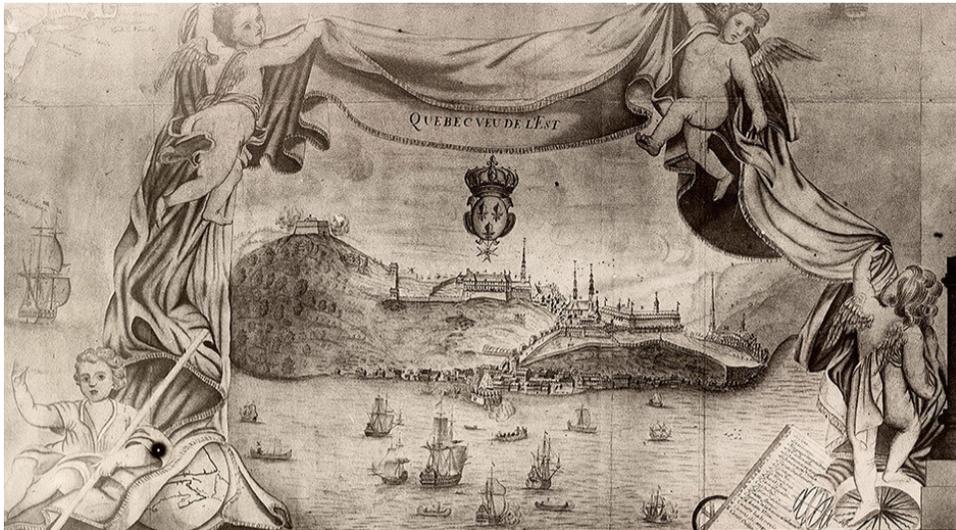


IMPORTANCE ET QUESTIONS ESSENTIELLES

Les dessins de Louis Nicolas, maintenant réunis dans le *Codex canadensis*, font partie des meilleurs exemples de l'art colonial en Nouvelle-France. Alors que la majorité des œuvres d'art en Nouvelle-France consistaient en des œuvres religieuses ou des portraits de dignitaires, l'art de Nicolas, au contraire, représentait les peuples autochtones, ainsi que les plantes et les animaux qu'il avait pu observer durant son séjour de onze ans dans la colonie. Comme tels, ils se distinguent des autres représentations européennes de l'Amérique du Nord. Les dessins de Louis Nicolas sont une précieuse ressource pour les historiens de l'art et pour les spécialistes en histoire naturelle.

ATTRIBUTION DU CODEX CANADENSIS

Les dessins et les cartes du *Codex canadensis* ne sont ni signés ni datés, et on ignore où l'album a été conservé pendant plus de deux cents ans après que Louis Nicolas les eut reliés. C'est en 1930 que Maurice Chamonal, un libraire spécialisé en livres anciens et connu pour son intérêt pour les *Americana*, publia le fac-similé d'un vieux manuscrit intitulé *Les Raretés des Indes*. L'original était un album de dessins à l'encre sur papier relié en cuir et orné de fleurs de lys sur la couverture, indication qu'il était destiné à la Bibliothèque du roi durant le règne de Louis XIV. Personne ne savait alors qui était l'auteur de ces curieux dessins.

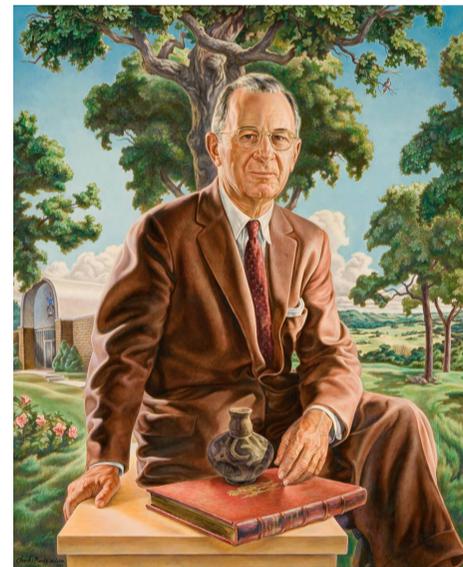


Charles Bécart de Granville et de Fonville, *Québec, vue de l'est* (détail), 16 x 11 cm, 1699.

L'individu qui introduisait l'édition de 1930, le Baron Marc de Villiers, était connu comme l'auteur d'une histoire de la Louisiane. Se basant sur les cartes et l'information qu'on pouvait tirer de la deuxième dédicace dans le manuscrit (p. 2), il data l'album de 1700 et l'attribua à Charles Bécart de Granville (1675-1703) - le seul, soutenait-il, ayant alors la formation nécessaire en cartographie, pour être capable de dessiner les deux cartes de l'album. On connaît de lui, en effet, une remarquable *Vue de Québec* (vers 1700). C'est aussi De Villiers qui intitula son fac-similé, *Codex canadiensis* (corrigé maintenant en *Codex canadensis*), titre qu'on lui donne habituellement aujourd'hui, malgré le titre *Les Raretés des Indes* qui paraît sur la tranche de la reliure.

En 1949, le magnat du pétrole Thomas Gilcrease (1890-1962) fit l'acquisition de l'album relié et le déposa dans son musée - aujourd'hui connu comme le Gilcrease Museum - à Tulsa, en Oklahoma. Depuis, des chercheurs de différentes disciplines - histoire naturelle de l'époque de la Renaissance, histoire religieuse de la Nouvelle-France, parrainage, cartographie, paléographie - se sont interrogés sur son origine et en ont conclu qu'il avait été produit en France au plus tard en 1700 par Louis Nicolas, un missionnaire jésuite qui servit en Nouvelle-France de 1664 à 1675.

Ce sont les liens entre quatre manuscrits maintenant attribués à Nicolas, à savoir une *Grammaire algonquaine*¹, le *Traité des animaux à quatre pieds*, l'*Histoire naturelle des Indes occidentales* et le *Codex canadensis*, qui fondent cette attribution. Certes même si l'*Histoire naturelle* et le *Codex* sont très liés l'un à l'autre, les quelques notations très schématiques que l'on trouve dans l'*Histoire naturelle* ne suffiraient pas à établir une commune attribution. C'est plutôt l'allusion à son « traité des figures » et ses nombreuses références à des figures spécifiques dont il serait l'auteur dans l'*Histoire naturelle* qui confirme sa paternité du *Codex*.



Charles Banks Wilson, *Thomas Gilcrease*, 1958, huile sur toile, 101,6 x 81,3 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.

Nicolas signa ce qui fut probablement son premier ouvrage, la *Grammaire algonquine*, datant vraisemblablement de 1672-1674, des initiales L. N. P. M., pour « Louis Nicolas, prêtre missionnaire ». Par contre, *l'Histoire naturelle* est signée M. L. N. P. - donc des mêmes lettres mais dans un ordre différent, probablement pour « Messire Louis Nicolas, prêtre », indiquant par là qu'il avait quitté la Compagnie de Jésus et était passé au clergé séculier. S'en remettant à la similarité de l'écriture, on ne doute plus que Louis Nicolas soit l'auteur et de *l'Histoire naturelle* et du *Codex* (y compris les légendes). De plus, les grandes correspondances entre les deux œuvres supportent fortement cette opinion.

Bien que les dessins du *Codex* eux-mêmes ne soient pas datés, les légendes semblent dater de 1700 (ou, au plus tard, du début de 1701). C'est une des trois dédicaces - la deuxième en réalité - intitulée « Couronne royale » qui nous permet cette datation. Il y est, en effet, question de Philippe V, petit-fils de Louis XIV, nouvellement fait roi d'Espagne. Il est le premier Bourbon à siéger sur le trône d'Espagne. Son accession provoqua bientôt un conflit majeur en Europe, conflit connu comme la Guerre de la Succession d'Espagne (1701-1714). On craignait, en effet, que l'union de la France et de l'Espagne sous un seul monarque, bouleverse l'équilibre des pouvoirs. Cependant, cette guerre n'est pas mentionnée dans la légende du *Codex*. Nicolas a dû l'écrire tard en 1700 ou au tout début de 1701.

Il semble que les légendes et la numérotation des pages et des figures furent ajoutées après que les dessins furent terminés. On ne rencontre pas de superposition des légendes et des images. Les premières occupent toujours les interstices entre les images. Les dessins eux-mêmes datent probablement de la fin des années 1690. Ainsi, la légende du bel « étalon » en page 77 déclare qu'il est l'un des chevaux que Louis XIV expédia en Nouvelle-France, il y a « plus de trente ans ». Comme on sait que ces chevaux arrivèrent en 1667, Nicolas n'avait pu écrire ces mots bien avant 1697.

Nicolas est donc l'auteur des deux manuscrits, *l'Histoire naturelle des Indes occidentales* et le *Codex canadensis*, qui tout en constituant des volumes séparés, offrent beaucoup de correspondance. Il semble bien avoir commencé la rédaction de *l'Histoire naturelle* dans les années 1670, avant de quitter l'ordre des jésuites, avec l'espoir de la publier. Voici ce qu'il écrivait au début de *l'Histoire naturelle* : « Mon Dieu que je suis fâché de m'être embarqué dans une entreprise aussi difficile que celle de faire un narré du nouveau monde, ou il y a tant de choses à dire² ». Il est très possible qu'il ait fait mettre des fleurs de lys sur la couverture de la reliure de ses *Raretés des Indes* (notre *Codex canadensis*) dans l'espoir de s'attirer quelques faveurs du roi, quand il l'aurait déposé à la Bibliothèque royale.



Louis Nicolas, *Un des Etalons que Louis Le grand fit Envoyer, Codex canadensis*, page 77, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.

L'ORIGINALITÉ DE L'APPROCHE DE LOUIS NICOLAS

La majorité des œuvres d'art auxquelles Louis Nicolas aurait pu être exposé en Nouvelle-France était ou d'ordre politique (portraits de dignitaires), ou d'ordre religieux – que ce soit sous forme de tableaux, de sculptures ou de décorations d'église. C'est dans ce contexte particulier que le talent de dessinateur d'histoire naturelle de Louis Nicolas se détache avec tant d'originalité, comme unique en son temps.

Seulement quelques œuvres d'art étaient créées dans la colonie. La métropole, voulant maintenir la colonie sous sa dépendance, imposait que certains objets faciles à transporter comme les tableaux – on roulait les toiles en fond de cale, quitte à les encadrer une fois à destination – soient faits en France et exportés outre-Atlantique. À cause de leur poids, les sculptures font exception. C'est ce qui permit à Noël Levasseur (v. 1680-1740) et à plusieurs membres de sa famille de faire carrière au Québec pour plus d'un siècle³.



GAUCHE: Claude François dit le frère Luc, *L'Assomption*, 1671, huile sur toile, 205,7 x 157,5 cm, collection du Monastère des Augustines, chapelle de l'Hôpital général, Québec. DROITE: Anonyme, *La France apportant la foi aux Hurons de la Nouvelle-France*, vers 1670, huile sur toile, 229,5 x 229,5 cm, collection du Monastère des Augustines de Québec.

Quelques religieux artistes créèrent des tableaux sur des thèmes religieux durant leur séjour en Nouvelle-France. Le plus célèbre d'entre eux fut Claude François, dit le frère Luc (1614-1685). Il fit le portrait de Monseigneur de Laval et est l'auteur d'une *Assomption*, 1671, faite pour la chapelle des récollets à Québec (tableau qui se trouve maintenant à l'Hôpital général)⁴.

Hugues Pommier (1637-1686) « sepiquait de peinture ». Il a pu être appelé à peindre le portrait de Marie de l'Incarnation. Les jésuites Jean Pierron (1631-1700) et Claude Chauchetière (1645-1709) se consacrèrent à la peinture missionnaire dans le but de convertir les Autochtones à la religion catholique⁵.

Une des plus célèbres peintures de la période, *La France apportant la foi aux Hurons de la Nouvelle-France*, vers 1670, fut commanditée par les Hurons et exécutée par un peintre inconnu en France, et donnée aux jésuites pour leur église de Québec⁶. On y a représenté un Huron agenouillé devant la reine Anne d'Autriche, la mère de Louis XIV, qui lui montre un tableau consacré à la Sainte Famille étendue (incluant Joachim et Anne, les grands-parents de Jésus). Un navire français est amarré dans la baie à l'arrière-plan; on a dépeint aussi deux petites chapelles huronnes, le tout dans un paysage conventionnel. Plusieurs gravures, notamment par Grégoire Huret (1606-1670), décrivent le martyre des jésuites Jean de Brébeuf (1593-1649) et Gabriel Lalemant (1610-1649)⁷.

La vie n'était pas facile aux premiers temps de la colonie. On y était plus préoccupé de survie, d'échanges et de commerce que de culture. L'art pouvait être considéré comme un luxe sauf pour les besoins religieux des colons. Les individus qui avaient survécu à une maladie grave, à une tempête en mer, ou à toute autre forme de danger, remerciaient Dieu en commandant à un peintre un ex-voto où était décrit leur malheur. Le Musée de Sainte-Anne-de-Beaupré conserve plusieurs de ces images souvent naïves et touchantes.

Bien peu d'artistes ou cartographes pensèrent à recenser les merveilles naturelles de cet étonnant et nouveau pays. Louis Nicolas fait exception. Il prit conscience de la nouveauté de ce qui l'entourait et rêva de la faire connaître à tous, à commencer par Louis XIV. Voici d'ailleurs ce qu'il disait dans *l'Histoire naturelle* :

[...] quelle apparence y a-t-il, même après 20 Ans d'un travail assidu, et de fort grands voyages reysteré, je puisse dire tout ce qu'il faut de tant de belles curiosités d'un pays étranger : ou toutes choses sont differentes du nôtre! quel moyen de reduire en petit tant de si vastes terres, et de parler en peu de mots de tant de differents objets dequels si je voulois discourir a fonds je n'aurois jamais fait⁸.



GAUCHE: Anonyme, *Ex-voto de l'enfant malade*, 1697, huile sur papier, 40,5 x 30 cm, collection du Musée régional de Vaudreuil-Soulanges, Vaudreuil-Dorion, Québec. DROITE: Anonyme, *Ex-voto des trois naufragés à Lévis*, 1754, huile sur toile, 52,1 x 31,7 cm, collection du sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré, Sainte-Anne-de-Beaupré, Québec.

Bien que Nicolas ait quitté la Nouvelle-France en 1675, il semble que ce n'est pas avant les années 1680 qu'il se soit mis sérieusement à la rédaction de son *Histoire naturelle*. Quand il se persuada que cette œuvre seule était insuffisante pour réaliser ses objectifs, il entreprit un album de dessins, *Les Raretés des Indes*, que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de *Codex canadensis*, dans lequel il illustra les mêmes plantes et les mêmes animaux qu'il avait mentionnés dans son *Histoire naturelle*. On doit comprendre toutefois qu'il s'agit de deux volumes séparés, même s'ils sont assez fortement reliés l'un à l'autre pour avoir donné aux savants l'idée de les attribuer au même auteur.

L'ARTISTE COMME NATURALISTE

Durant ses onze années comme missionnaire en Nouvelle-France, de 1664 à 1675, Louis Nicolas voyagea beaucoup. Il donne l'impression de s'être moins intéressé à la conversion des âmes qu'à faire l'histoire naturelle de ce vaste pays, en observant les premiers habitants des lieux, ses plantes, ses animaux, ses oiseaux, ses insectes et ses poissons.

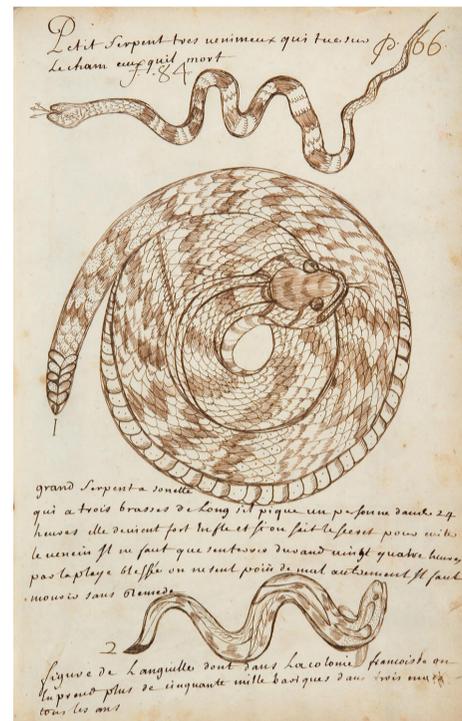


GAUCHE: Louis Nicolas, *Tripe de roche ou mousse*, *Codex canadensis*, page 24, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma. DROITE: Louis Nicolas, *Le Requiem de la peau du quel on fait le chagrin*, *Codex canadensis*, page 65, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.

Le *Codex canadensis*, le seul manuscrit illustré parmi les œuvres attribuées à Louis Nicolas, est un des plus importants documents de la fin du dix-septième siècle en Amérique du Nord – à la fois comme œuvre d’art et œuvre scientifique. Toutes les plantes illustrées dans le *Codex*, sauf la fleur de la passion (*passiflora*), et tous les animaux (mammifères, oiseaux et poissons), même la « Licorne de la mer rouge », sont mentionnés et décrits dans l’*Histoire naturelle*. Il arrive même que les animaux soient présentés dans le même ordre et désignés par les mêmes termes. La seule section du *Codex* qui n’a pas son répondant dans l’*Histoire naturelle* est la section proprement ethnographique – décrivant les premiers peuples et leur mode de vie. Il se peut que Louis Nicolas ait écrit sur le sujet et que son travail se soit perdu... ou simplement qu’il n’ait pas été retrouvé. Bref, les soixante-dix-neuf pages du *Codex* sont illustrées de 180 dessins à l’encre, quelques-uns rehaussés de couleur (aquarelle ou tempera?).

À la fin du dix-septième siècle, on était à la veille de la période des Lumières, une période qui verra une intense activité coloniale, et une consécration dans la recherche et l’étude de la nature, du passé et des autres cultures. Nicolas, cependant, a vécu avant le grand botaniste et zoologue suédois Carl von Linné (1707-1778), qui est à l’origine de la classification moderne des espèces. Aussi, en bon jésuite, Louis Nicolas organisa ses illustrations selon l’ordre hiérarchique qu’il avait appris et qui s’inspirait d’Aristote : d’abord les humains, au sommet; puis les plantes, les mammifères, les oiseaux et les poissons; et finalement quelques images recensant les premiers découvreurs de l’Amérique du Nord et quelques animaux domestiques qu’ils avaient apportés avec eux. Nicolas affirmait avoir vu toutes les espèces qu’il avait dessinées, y compris la licorne de la page 27 du *Codex*! Son approche est cohérente avec la perception religieuse et anthropocentriste de la nature, selon laquelle Dieu a tout fait au bénéfice de l’homme. Par exemple, le *castoreum*, une sécrétion produite par les glandes du castor et qui lui sert à marquer son territoire, était prisé par Nicolas et ses contemporains comme un remède extraordinaire. La légende de sa représentation du « grand serpent à sonnettes » donne des précisions sur la manière de traiter ses morsures, et, à propos de l’anguille figurée sur la même page, Nicolas déclare qu’on en produit « plus de cinquante mille barriques (sic) dans trois mois tous les ans ».

Les 18 plantes, 67 mammifères, 56 oiseaux, 33 poissons et 10 reptiles et insectes du *Codex* sont dessinés avec soin et choisis surtout pour leurs utilités à l’homme. Nicolas est sensible aux propriétés pharmaceutiques de certaines plantes et met en valeur soit leurs racines, leurs fleurs ou leurs fruits selon leur utilité. Par exemple, ce sont les racines comestibles de la Sagittaire à larges feuilles (*ounonnata*), prisées des Autochtones, qu’il met en valeur dans son dessin. Nicolas mentionne beaucoup plus de plantes et les décrit avec plus de détails que les premiers découvreurs comme Jacques Cartier, Samuel de Champlain, ou le gouverneur Pierre Boucher, auteur d’une *Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions du pays de la Nouvelle-France vulgairement dite le Canada*, 1664.



Louis Nicolas, *Petit serpent tres venimeux qui tue sur le cham ceux qui il mort*, *Codex canadensis*, page 66, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.

Nicolas groupe ses animaux, oiseaux et poissons selon leur taille, du plus petit au plus gros; de la souris à l'original, de l'oiseau-mouche au grand-duc, du poisson blanc à la baleine (pour Nicolas, la baleine est un poisson; tout ce qui vit dans l'eau, comme la loutre, la tortue, le cheval de mer, est poisson). Cette classification fait peut-être plus de sens que la classification alphabétique utilisée par le grand savant suisse Conrad Gessner (1516-1565), dans son *Historia Animalium*, 1551-1558, 1587, sa principale source d'inspiration. Les dessins de Louis Nicolas sont souvent étonnants de réalisme et d'originalité, comme ses représentations de l'original. Il le représente dans différentes poses et sous différents angles : debout, en train de manger, au repos. En général les artistes de la période travaillaient à partir d'animaux morts, les représentant le corps raide et la langue pendante, comme le castor de Gessner, dont Louis Nicolas s'est inspiré.

Les représentations d'oiseaux sont parmi les images les plus exactes et attachantes du *Codex*. Nicolas dessina la plupart d'entre eux à l'encre, utilisant les hachures et les traits droits ou chevronnés pour dépeindre le plumage, les têtes huppées, les pattes agriffées, et certains ont été hautement colorés. On admire en particulier la page des hiboux. Il faut dire aussi que ces représentations sont remarquablement exactes. Je me souviens qu'à une réunion de la Société des ornithologistes du Canada en octobre 2003, à Saskatoon, les membres auxquels on avait montré des reproductions de quelques pages consacrées aux oiseaux dans le *Codex*, étaient parfaitement capables de les identifier, sans lire les légendes.

Nicolas a annexé deux cartes dessinées avec soin et fortement enluminées dans le *Codex* pour donner une idée des grandes étendues qu'il avait parcourues pendant son séjour en Nouvelle-France. La première donne une vue d'ensemble de la Nouvelle-France, incluant le bassin du Saint-Laurent, le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse. On y montre aussi la Nouvelle-Angleterre, le futur état de New York, Terre-Neuve et jusqu'à la région des Grands Lacs. La seconde est une carte détaillée de la « Manitousie » - c'est-à-dire le Mississipi et ses alentours, explorés par le jésuite Jacques Marquette et le marchand français Louis Joliette en 1673.

Comme le faisaient les cartographes de son époque, Louis Nicolas a noté les noms des agglomérations humaines, des rivières et des lacs. Sa carte est aussi ornée de la représentation d'un grand serpent à sonnettes et d'un poisson « chausarou » (le lépisosté osseux) en train de nager dans les flots en zigzags.



GAUCHE: Louis Nicolas, *Manitou ou nigani Enfant du diable*, *Codex canadensis*, page 31, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma. DROITE: Louis Nicolas, *Coucoucouou*, *Codex canadensis*, page 52, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.





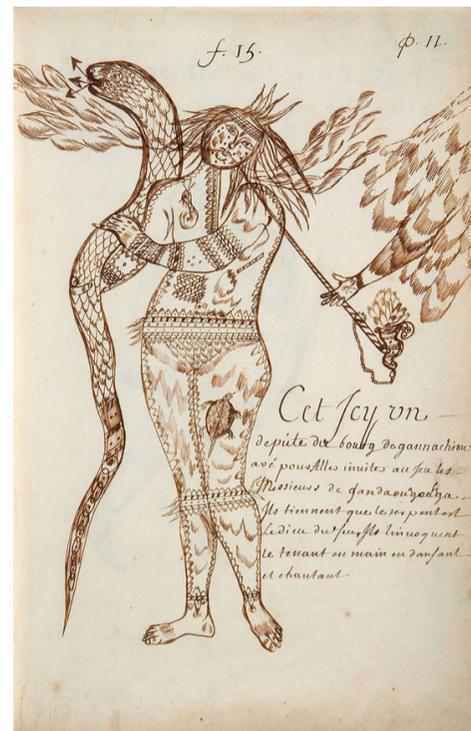
Louis Nicolas, Carte, *Codex canadensis*, s. d., encre sur papier, 33,7 x 43,2 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma. Dans un cartouche en bas à droite on lit : « Carte generale du grand fleuve de S. Laurent qui a esté decouvert plus de 900 lieues avant dans les terres des Indes occidentales ».

Le *Codex canadensis* est sans équivalent à son époque en Nouvelle-France, une œuvre d'art d'une rare qualité décrivant plantes et animaux. C'est la raison qui rend le *Codex canadensis* de Louis Nicolas si précieux.

REPRÉSENTATION DES PREMIERS PEUPLES

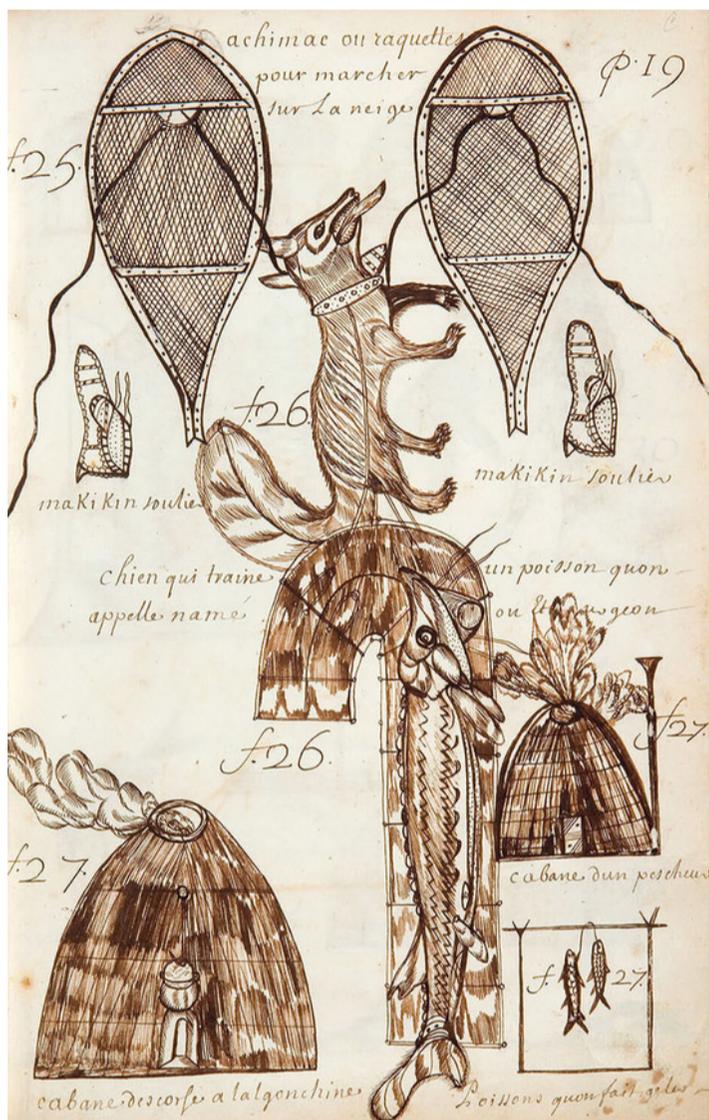
Les dix-neuf pages consacrées par Louis Nicolas dans le *Codex canadensis* à la représentation et à la description des peuples autochtones qu'il rencontra durant ses voyages missionnaires sont un précieux compte-rendu de la vie des premiers peuples à la fin du dix-septième siècle. Ces images se veulent moins des « portraits » au sens étroit du mot que la représentation de certains « types » d'Autochtones rencontrés par Nicolas, à l'exception de celui d'Iscoakité, représenté en page 14, le chef Outaouais borgne qui avait encouragé ses gens à la « prière ». Ce portrait est, avec celui de Kateri Tekakwitha, le seul portrait connu d'individu autochtone fait en Nouvelle-France.

Au total, onze peuples différents sont évoqués dans le *Codex*⁹. Nicolas représenta leurs costumes rituels, le style de leur coiffure, les pipes, tomahawks, boucliers, sacs à tabac, et autres objets. On ne trouve pas, au dix-septième siècle, de représentations aussi détaillées des tatouages que dans l'œuvre de Louis Nicolas. L'homme du village de Gannachiou-aé, par exemple, est tout tatoué. Il fume une longue pipe compliquée. Il vient inviter au jeu les habitants d'un village iroquois du voisinage. Il tient dans ses mains un énorme serpent, le « dieu du feu », que les Autochtones invoquent en chantant et dansant, nous dit la légende.



GAUCHE: Louis Nicolas, *Savage hyroquois de La Nation de gandaouaguehag En virginie*, *Codex canadensis*, page 7, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma. DROITE: Louis Nicolas, *C'est icy un deputé du bourg de gannachiou-aré [...]*, *Codex canadensis*, page 11, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.

Les autres images sont consacrées à la représentation des habitations et moyens de transport (raquette, traîne sauvage, canot, kayak) et aux techniques de pêche ou de combat. À notre connaissance, Nicolas est le seul de ses contemporains à avoir représenté un masque de la Société-des-Faux-Visages - une association iroquoise d'hommes-médecine. Il a aussi représenté les tortures subies par une femme captive (probablement huronne) dont il a été témoin en territoire iroquois. Bien qu'il désapprouvât l'hostilité que ces deux groupes rivaux se vouaient depuis longtemps et leur recours à la torture illustré par le martyre des pères jésuites Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant à Sainte-Marie-aux-Hurons deux décennies auparavant, la légende de cette scène est curieusement dépourvue de jugement : « figure d'une femme prise à la guerre à qui on avoit arraché avec les dans toutes les ongles Je lay veue brulé dans le bour de toniotogéhaga durant six [dix?] heures pendant lesquelles on lescorcha à petit feu elle fut mangée en partie par les Iroquois et par leurs chiens. »



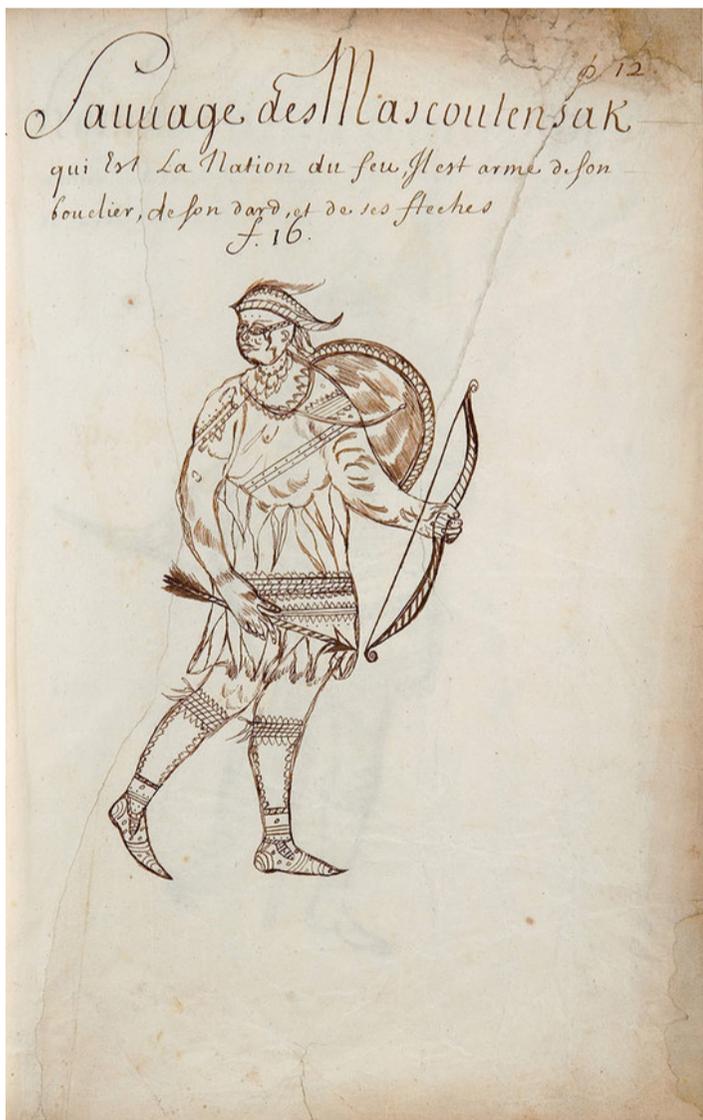
GAUCHE: Louis Nicolas, *Moyens de transport et habitations*, *Codex canadensis*, page 19, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma. DROITE: Louis Nicolas, *Torture, Médecine et Mort*, *Codex canadensis*, page 22, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.

Les représentations des populations autochtones par Louis Nicolas étaient influencées par les préjugés de son temps. Aussi, dans son *Histoire naturelle*, Nicolas, comme la plupart de ses contemporains, se montre à l'occasion critique de certains traits de mœurs des peuples qu'il a fréquentés. Ils désignent les premiers habitants comme « les sauvages » ou « les barbares » et n'a que mépris pour leurs pratiques religieuses. Comme ses collègues missionnaires, il était convaincu de posséder la vérité et que les croyances des Autochtones n'étaient que des faussetés inventées par le Diable. Il était convaincu que s'ils ne se convertissaient pas, ils étaient condamnés aux feux de l'Enfer.

Pourtant, Louis Nicolas semble avoir été sensible à la richesse de la vie humaine et naturelle qu'il avait pu observer au cours de ses voyages, si différente de celle qu'il avait pu connaître en Europe. Son *Histoire naturelle* est remplie d'informations sur les premiers peuples de Nouvelle-France, sur leurs modes de vie, et de détails sur leur façon de guérir les malades et sur les plantes médicinales qu'ils utilisaient. Il décrit avec admiration comment les femmes utilisaient les piquants de porc-épic pour leurs travaux décoratifs. Personne, y compris les auteurs des *Relations des jésuites*, ne nous a fourni autant d'informations sur les premiers peuples, à cette époque.

Il décrit « nos Américains sauvages » comme « des braves guerriers, des grands veneurs, et entièrement détachés du mécanique. Il faut dire qu'ils sont sans doute très nobles, du moins à leur manière¹⁰ ». Dans les légendes de ses dessins du *Codex*, il ne porte pour ainsi dire pas de jugements sur les mœurs qu'il décrit, se contentant de représenter le mieux possible la scène qu'il avait devant les yeux.

Louis Nicolas influença-t-il les conceptions que l'on se faisait des Autochtones de l'Amérique du Nord? Nous savons qu'il souhaitait que son *Histoire naturelle* soit publiée, sinon imprimée et puisse rejoindre une plus grande audience parmi les gens instruits de son temps - pour cette raison, il l'écrivit en français, plutôt qu'en latin. Malheureusement, elle demeura à l'état de manuscrit et ne fut consultée que par très peu de personnes. Par ailleurs, Louis Nicolas vit à ce que la reliure du *Codex* le rendit présentable à Louis XIV et acceptable pour la Bibliothèque royale. Nous n'avons aucune preuve qu'il ait été accepté à cet endroit, mais il a disparu de la circulation pour deux cents ans. Il n'a pu avoir une grande influence avant sa publication en fac-similé en 1930 et avant 1949, date de son acquisition par le Gilcrease Museum.



GAUCHE: Louis Nicolas, *Sauvage des Mascoutensak qui Est La Nation du feu*, *Codex canadensis*, page 12, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma. DROITE: Louis Nicolas, *Sauvage de La Nation outaouaks*, *Codex canadensis*, page 6, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.



N'ayant bénéficié d'aucun apprentissage en art, mais doué d'un beau talent naturel, Louis Nicolas a tout de même développé un style bien à lui dans ses dessins, faits à la plume et à l'encre. Il a pris ses modèles, comme on le faisait couramment de son temps, dans les gravures illustrant les livres d'histoire naturelle de ses prédécesseurs. Ses pages sont parfois trop remplies ou ses dessins, fantaisistes, il n'en reste pas moins que la plupart du temps, il nous donne une bonne idée des sujets représentés.

UN STYLE À LUI

La formation que Louis Nicolas reçut chez les jésuites visait à l'apprentissage de la philosophie et des langues. Certains jésuites avaient développé des connaissances en mathématiques et en astronomie. L'art ne faisait pas partie du curriculum. Cela n'empêcha ni Louis Nicolas ni certains de ses contemporains de manifester un certain talent artistique. On sait, par exemple, que les jésuites Jean Pierron (1631-1700) et Claude Chauchetière (1645-1709) peignaient des scènes à contenu religieux qu'ils utilisaient dans leur prédication aux Autochtones. Une peinture anonyme de la période montre un homme enchaîné dans les flammes. Dans le coin droit en bas du tableau paraît une inscription en algonquin qui se lit comme suit : « Regardez-moi. Voyez combien je souffre dans ces flammes. Vous souffrirez de la même manière si vous ne vous convertissez pas. Peinez maintenant; courageusement tant que vous êtes sur terre¹ ».

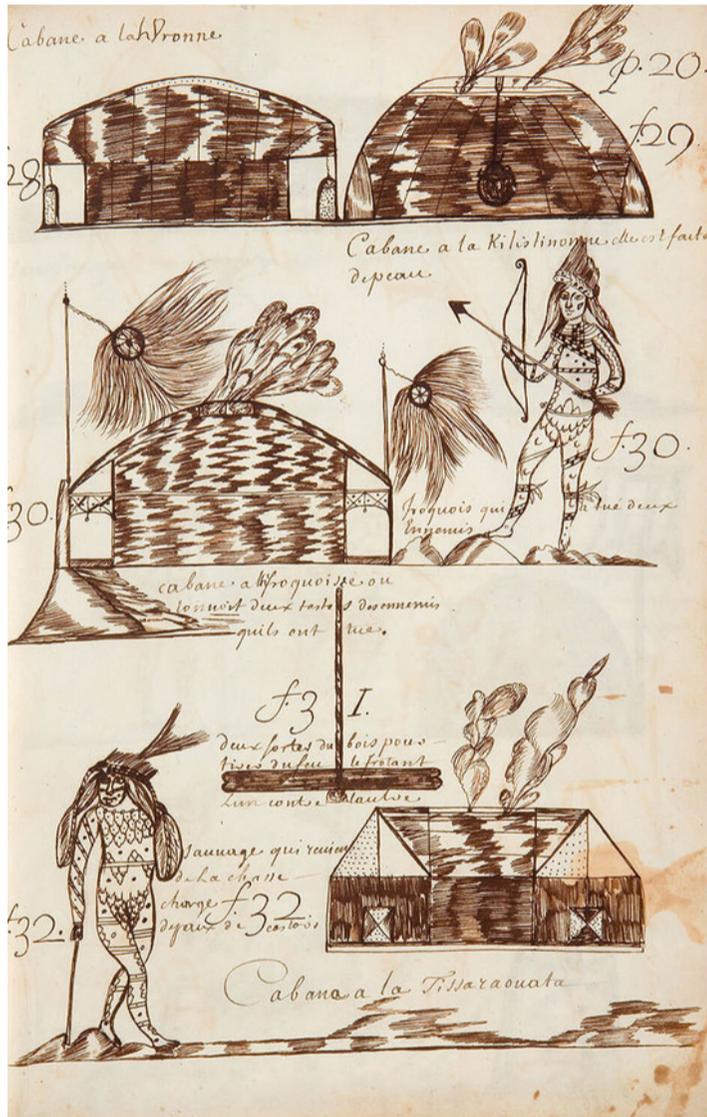


Anonyme, *Le Purgatoire*, s. d., huile sur toile, 84,3 x 60,5 cm, collection des Messieurs de Saint-Sulpice, Montréal, Québec.

Les *Relations des jésuites*² qui rapportent les activités des missionnaires en Nouvelle-France ne mentionnent pas le talent de Nicolas pour le dessin, même pas quand il accompagna Jean Pierron en territoire iroquois. À en juger par les dessins qu'il nous reste de sa main - les illustrations du *Codex canadensis*, maintenant conservées au Gilcrease Museum à Tulsa, en Oklahoma -, il était doué d'un talent naturel, mais n'avait pas reçu de formation particulière en art. Dans ses représentations des Autochtones, de leurs habitations, de leurs moyens de transport, il n'a recours ni à la perspective ni au clair-obscur. Il se contente de juxtaposer ses données et de remplir ses pages de dessins linéaires. Ses oiseaux sont parfois disposés comme dans un trophée de chasse, orientés dans toutes les directions, tout en étant réalistes.

Dans tout le *Codex canadensis*, Nicolas est constant dans sa façon de dessiner et ne montre aucune évolution de style. Il a dû les faire dans une période relativement courte dans les années 1690 et les a fait relier dans un même volume. Chaque détail est rendu avec soin à la plume et à l'encre, qu'il représente les tatouages sur le corps des hommes, le treillis de nerfs dans les raquettes, les écailles des poissons, les poils des phoques, les plumes des oiseaux ou les longues queues flottantes des chevaux. Bien plus, Nicolas use systématiquement de hachures pour donner du volume à ses créatures. Il utilise aussi les zigzags pour suggérer les ondulations de l'eau, la fourrure et le plumage, comme dans ses dessins de hiboux.

Quelques-uns de ses croquis sont colorés. Par exemple, Nicolas (ou quelqu'un d'autre plus tard) a peint les amphibiens en bleu, pour bien montrer qu'ils sont capables de vivre dans l'eau, et il a ajouté des langues en rouge brillant à quelques-uns de ses animaux. La page qui ouvre la section des oiseaux est particulièrement colorée. Le cœur rouge, qui paraît sur l'aile du « Characaro » sur une autre page de cette section, est évidemment un rendu artistique de la tache rouge qui paraît sur l'aile de cet oiseau.



GAUCHE: Louis Nicolas, *Habitations*, *Codex canadensis*, page 20, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma. DROITE: Louis Nicolas, *Le Martinet*, *Codex canadensis*, page 43, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.

LES SOURCES GRAVÉES

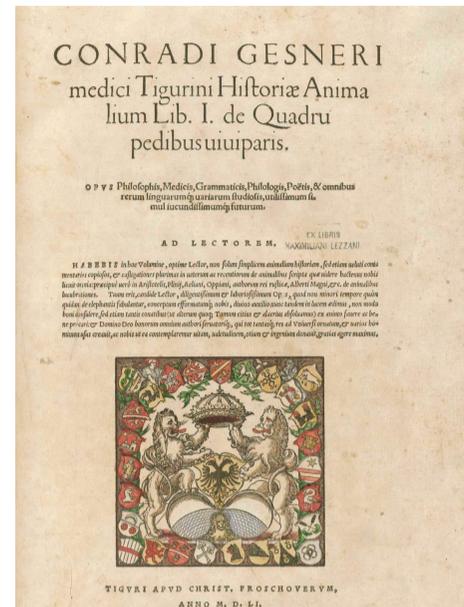
On peut établir que les dessins du *Codex canadensis* furent faits après le retour de Louis Nicolas en France - probablement dans les années 1690. Il ne fait jamais allusion à des dessins qu'il aurait exécutés en Nouvelle-France. Au contraire, au livre 9 de son *Histoire naturelle des Indes occidentales*, il déclare souhaiter « avoir profondément imprimé dans [s]on imagination » la figure de tous les « tres Beaux oyzeaux qu'on voit, et sur la mer, et sur les lacs, sur les rivières, et sur la Terre, et enfin sur les arbres de l'Amerique³ ».

Sans doute, pour compenser l'absence d'esquisses faites sur place, il refit de mémoire ce qu'il avait observé chez les Autochtones. Mais, pour les « portraits » des rois ou capitaines des divers peuples – comme par exemple pour le *Roy de La grande Nation des Nadouessieouek* –, il s'est inspiré directement des contours des personnages gravés dans les *Historiae Canadensis seu Novae Franciae Libri Decem*, 1664, du père François Du Creux (1596-1666).

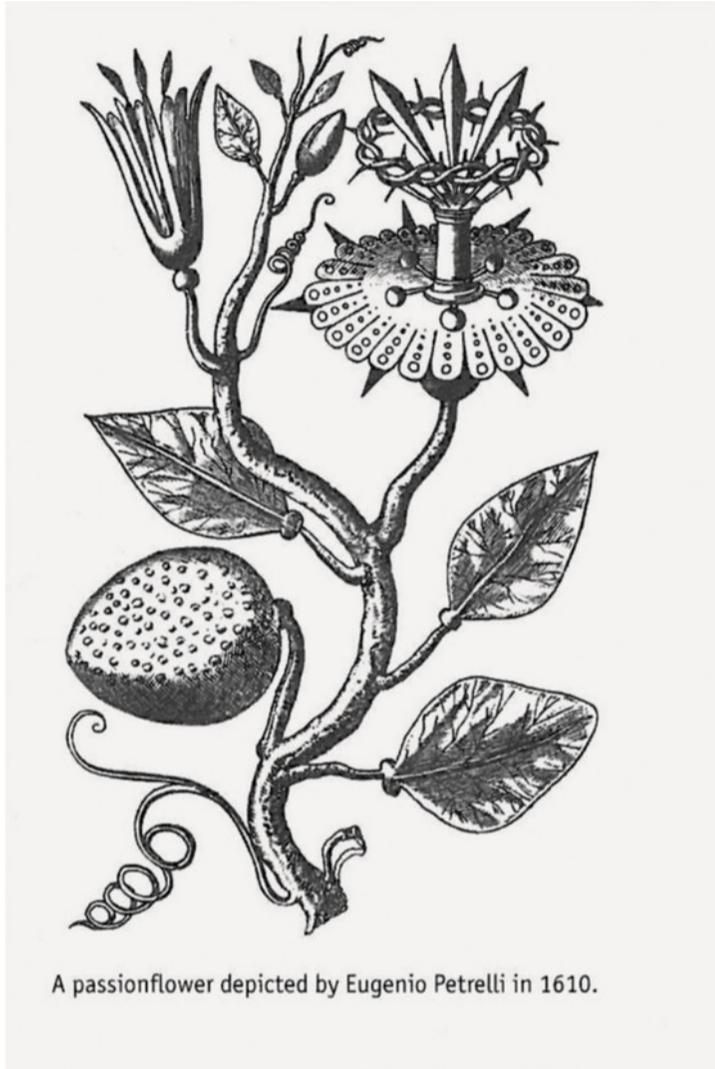
Les cinq volumes des *Historiae Animalium*, 1551-1558, 1587 de Conrad Gessner (1516-1565) ont également aidé Louis Nicolas à reconnaître les animaux qu'il avait vus au Canada. Il s'inspira des gravures dans Gessner pour créer ses figures – comme par exemple, celles de la loutre ou du castor. Pour les plantes, il a pu s'inspirer de ce qu'il pouvait voir dans les jardins en France, mais il s'est probablement aussi inspiré de gravures, sauf que ses sources nous échappent encore. L'image d'une fleur de la passion, qui vient d'une source imprimée, à la fin des représentations de ses plantes canadiennes, est indicatrice en ce sens.

Il va sans dire que Nicolas n'était pas le seul à opérer de cette façon au dix-septième siècle. Les illustrateurs en histoire naturelle procédaient souvent ainsi. Même s'il s'était inspiré de gravures déjà publiées dans des livres, Louis Nicolas a produit des illustrations qui ne ressemblent pas à leur modèle. Son guerrier Noupiming, par exemple, bien que dépendant d'un guerrier dans Du Creux, tient une hache plutôt qu'une pipe et ne porte pas de mante. En général, les illustrations de Nicolas sont plus riches d'informations que les modèles très conventionnels dont il s'inspire. Ses figures d'Autochtones sont entourées d'armes et autres objets : tomahawks, boucliers, sacs à tabac, arcs et flèches.

Tout en prenant pour modèles des animaux et des oiseaux européens, Louis Nicolas a su les adapter aux espèces observées en Nouvelle-France – comme il l'a fait pour la *Papace ou perdrix grise*, qui s'inspirait d'un lagopède dans Gessner, maintenant additionné de plumage autour du cou et sur la tête et d'une magnifique queue. Il lui est arrivé d'utiliser la même source pour représenter deux animaux différents, comme son *Rat de Virginie* et son *Rat commun dans tout Le pays*, tous deux sur la page 28 du *Codex*. Ces deux rats sont tout à fait semblables, sauf que l'un est un peu plus petit que l'autre et a des oreilles et une queue différentes. Il s'est parfois risqué à tenter de représenter ses modèles en vie, plutôt que morts comme c'était courant, comme par exemple sa loutre mangeant un poisson, ou son castor à la queue repliée et posé sur le sol (ou nageant dans l'eau?).



Le livre de Conrad Gessner, *Historia animalium*, 1551, vol. I.



A passionflower depicted by Eugenio Petrelli in 1610.



GAUCHE: Dessin d'une fleur de la Passion par Eugenio Petrelli qui a servi de frontispice dans un livre publié en 1610 par le jésuite Antonio Possevino. DROITE: Louis Nicolas, *Branche de cedre blanc du canada*, *Codex canadensis*, page 26, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.

Nicolas s'est aussi inspiré de cartes déjà existantes. Sa grande carte de la vallée du Saint-Laurent vient de Du Creux; et celle de la Manitousie, du *Recueil de voyages*, 1681, de Melchisédec Thévenot. Mais une fois de plus, Louis Nicolas y a laissé des traces mettant à jour certaines informations et ajoutant des représentations d'animaux (un serpent et un poisson) sur la carte de la Manitousie.

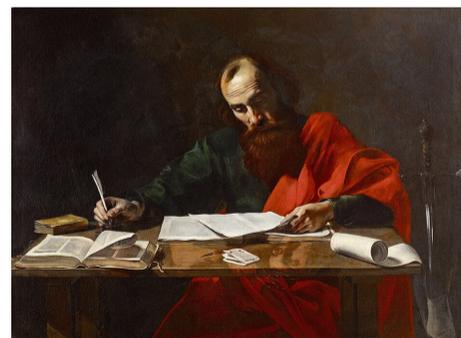


GAUCHE: Louis Nicolas, *Écureuils et rats*, *Codex canadensis*, page 28, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma. DROITE: Louis Nicolas, *Canards*, *Codex canadensis*, page 70, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.

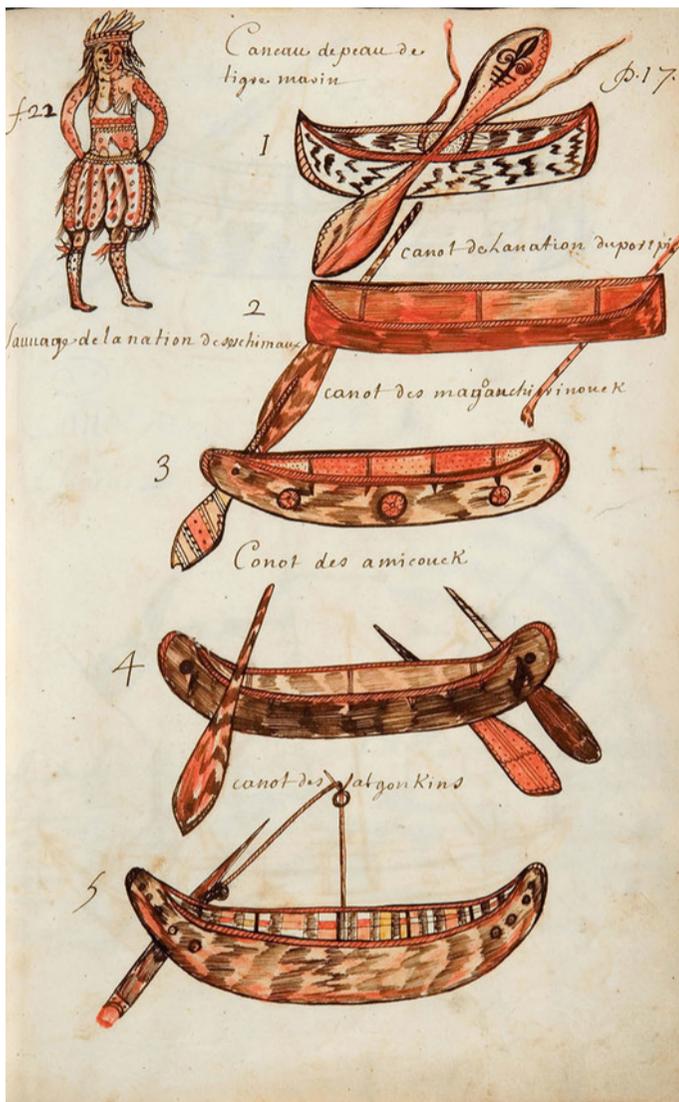
PLUMES, ENCRE ET PAPIER

Les dessins de Louis Nicolas sont faits à la plume et à l'encre. La plume devait être semblable à la plume d'oie qu'on voit dans la main de *Saint Paul écrivant ses épîtres*, tableau de Valentin de Boulogne (1591-1632) daté vers 1616-1620. L'encre la plus commune à l'époque était l'encre métallo-gallique, faite de sels de fer et d'acides tanniques, tirés de sources végétales, comme les glands de chêne, qui donnaient un produit tirant ou sur le pourpre ou sur le brun. Avec le temps, l'encre utilisée dans le *Codex* a pris une belle couleur brun foncé, faisant penser à la sépia, l'« encre » de la seiche.

Quelques-uns des dessins du *Codex* ont été rehaussés de couleurs à l'aquarelle, ou peut-être à la tempera, comme le *Sauvage de la nation des eschimaux* ou le *Grand Bœuf du nouveau D'Anemar En amerique*. Il se peut, comme il arrivait souvent, que la couleur ait été ajoutée à une date ultérieure. De toute manière, celui qui colora certains dessins n'en abusa pas, se contentant de ne pas franchir les lignes de contours de Nicolas (voyez la série des canots dessinés avec le *Sauvage de la nation des eschimaux*) sauf quand il s'agissait de suggérer l'eau. Seule la page qui ouvre la section des oiseaux fait usage de plusieurs couleurs à la fois.



Valentin de Boulogne, *Saint Paul écrivant ses épîtres*, vers 1616-20, huile sur toile, 133 x 99,3 cm, Museum of Fine Arts, Boston.



GAUCHE: Louis Nicolas, *Sauvage de la nation des eschimaux*, *Codex canadensis*, page 17, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma. DROITE: Louis Nicolas, *Grand Bœuf du nouveau D'Anemar En amerique*, *Codex canadensis*, page 79, s. d., encre sur papier, 33,7 x 21,6 cm, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.

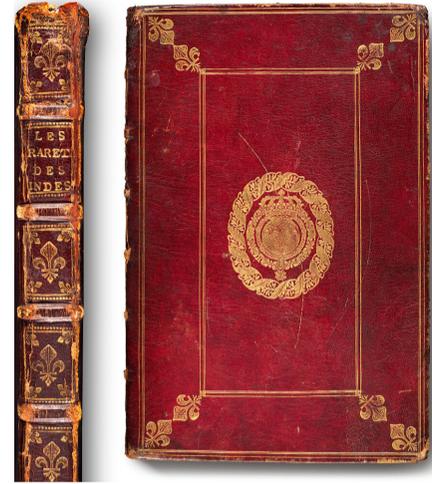
Nicolas avait choisi son papier avec soin. Chaque page a exactement la même dimension et est de bonne qualité. Il fit ses dessins sur des doubles pages pliées au milieu. Quand il l'apporta à un relieur pour en faire un volume, l'artisan les cousit étroitement. Il arrive que les bords à gauche des pages soient pris dans le « sillon » (le pli au centre où le papier est cousu à la tranche). Sur la page 20, par exemple, la lettre f, annonçant le numéro des figures représentées, a presque disparu. Le papier utilisé par Louis Nicolas était fait de fibres de lin et s'est très bien conservé. Le manuscrit que nous connaissons sous le nom de *Codex canadensis* a gardé toute la fraîcheur d'un livre récemment publié, malgré sa date.

Chaque page mesure 22 centimètres sur 33 centimètres - autrement dit, la moitié des doubles pages utilisées par Louis Nicolas. Il n'y a que l'illustration consacrée au navire de Jacques Cartier et les cartes géographiques qui utilisent la double page. Comme on n'y voit aucune trace de couture au centre, on a l'impression que ces pages ont simplement été glissées dans l'album une fois terminées. C'était un usage assez courant pour les cartes. Cela permettait de les retirer du volume, de les faire encadrer et de les utiliser individuellement.

LA RELIURE DU CODEX

Le *Codex canadensis* est dans une belle reliure en maroquin rouge, décorée de fleurs de lys dans les coins et marquée aux armoiries de Louis XIV au centre. Est-ce Nicolas qui avait lui-même fait ce choix? On a suggéré que pour donner plus de valeur à un manuscrit dans le marché des livres rares au dix-neuvième siècle, il arrivait qu'on insérât ses pages dans une reliure empruntée à un autre livre. Ce genre de *remboîtage* se pratiquait assez souvent et était particulièrement tentant dans le cas d'un manuscrit dont on ignorait la provenance.

Toutefois, la professeure émérite Germaine Warkentin, qui a étudié le *Codex canadensis* au Gilcrease Museum, conclut après examen minutieux, que l'actuelle reliure est très probablement la reliure originale. Elle donne deux raisons pour appuyer son dire : d'une part, les armoiries qui paraissent en couverture sont celles que Louis XIV utilisait entre 1688 et 1694, donc très près des dates suggérées par les pages de dédicace du *Codex*; d'autre part, quand on sait comment Louis Nicolas a tenté de se bien faire voir du roi et de sa famille par des dons, il n'est pas étonnant qu'il ait demandé à son relieur d'ornez la couverture du *Codex* comme il l'a fait. Il était courant à l'époque pour un auteur cherchant les faveurs royales, de faire don de son manuscrit original au roi⁴. Tant que nous n'aurons pas la preuve du contraire, il est donc raisonnable de croire que la reliure du *Codex canadensis* est originale et a été voulue par Nicolas lui-même.



GAUCHE : *Codex canadensis*, s. d., tranche avec l'inscription : « LES RARET[ÉS] DES INDES ». Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.

DROITE : *Codex canadensis*, s. d., couverture, Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.



Les dessins de Louis Nicolas mis en valeur dans ce livre se retrouvent tous dans l'album relié appelé aujourd'hui le *Codex canadensis*. Cet album fait partie de la collection permanente du Gilcrease Museum, à Tulsa, en Oklahoma, bien qu'il ne soit pas toujours exposé.



GILCREASE MUSEUM

Thomas Gilcrease Institute of American History and Art
1400 N. Gilcrease Museum Road
Tulsa, Oklahoma, U.S.A.
918-596-2700
gilcrease.org



Codex canadensis, s. d.

Encre sur papier
34,5 x 23 cm



NOTES

BIOGRAPHIE

1. Sur la biographie de Louis Nicolas, la source principale est Guy Tremblay, *Louis Nicolas, sa vie et son œuvre. Les divers modes de transport des Indiens américains*, mémoire présenté à la Faculté des études supérieures, Département d'histoire, Université de Montréal, 1983.
2. La date de naissance de Louis Nicolas est confirmée par les Archives des jésuites à Rome, *Tolosco*, 10ii, 302v et 385v. La date de sa mort est inconnue.
3. Registres paroissiaux de la ville de Aubenas, pour la période de 1612 à 1646, consultés sur un microfilm de la Church of J. C. of Latter-Day Saints, Salt Lake City : film 5 Mi 3; volume R64.
4. Voir Germaine Warkentin, « Aristotle in New France: Louis Nicolas and the Making of the *Codex Canadensis* », *French Colonial History*, 11, 2010, p. 71-107.
5. Quand Nicolas fit relier son album de dessins, probablement vers 1700, il fit mettre le titre *Les Raretés des Indes* sur la tranche.
6. R. G. Thwaites, *The Jesuit Relations and Allied Documents. Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791. The Original French, Latin, and Italian Text, with English Translation and Notes; Illustrated by Portraits, Maps, and Facsimiles*, 73 vol., Cleveland, The Burrows Brothers, 1896-1901.
7. Honoré Laverdière et Henri-Raymond Casgrain, *Le Journal des jésuites*, Montréal et Laval, Éditions François-Xavier, (1871), 1913.
8. *Catalogue restauré des jésuites de la Nouvelle-France*, Archives de la Compagnie de Jésus, Saint-Jérôme, Québec. L'Algonquin est une langue distincte, très proche de l'ojibwé, et un sous-groupe dans la famille des langues algonquiennes, qui inclut aussi l'atikamekw, le blackfoot, le cri, l'innu, le malécite, le mi'kmaq, le naskapi et l'oji-cri, entre autres. Les peuples algonquins appartiennent au groupe culturel des Anishinaabes. Les Algonquins se nomment Omàmiwinini et ils appellent leur langue Omàmiwininimowin. Il existe aujourd'hui dix Premières Nations algonquines dont une réserve en Ontario et neuf au Québec.
9. Archives générales des jésuites à Rome, *Catalogue de France*, vol. 23, 246-B.
10. Bernard Hoffman, « The *Codex Canadensis*: An Important Document for Great Lakes Ethnography », *Ethnohistory*, vol. 8, no 4, 1961, p. 386.
11. Thwaites, *The Jesuit Relations*, vol. 51, p. 73.
12. Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, éd. Dom Guy Oury, Solesmes, Abbaye Saint-Pierre, 1971, p. 788.



13. Le tract d'Alet est reproduit dans Antoine Arnaud, « La Morale pratique des jésuites », dans *Œuvres*, Paris, Sigismond D'Arnay & compagnie, 1780, vol. 34, p. 729-34.

14. Les illustrations du *Codex canadensis* et le texte de *l'Histoire naturelles des Indes occidentales* se retrouvent dans F.-M. Gagnon, Nancy Senior et Réal Ouellet, *The Codex Canadensis and the Writings of Louis Nicolas*, McGill-Queen's University Press, Montréal et Kingston et Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma, 2011.

15. Lettre de F. Le Mercier au Général de l'Ordre, datée de Québec le 1^{er} septembre 1668. Archives des jésuites à Rome, Gall. 110 45.

16. Sur Jean Pierron, voir Thibaut Finet, *Jean Pierron (1631-1700) : missionnaire, diplomate, et peintre en Amérique*, mémoire de maîtrise, Faculté des études supérieures, Département d'histoire, sous la direction de Dominique Deslandres, Université de Montréal, 2012. Malheureusement, les peintures de Pierron n'ont pas été conservées.

17. Thwaites, *The Jesuit Relations*, vol. 55, p. 43.

18. À s'en remettre à sa *Carte generale du grand fleuve de S. Laurent [...]*, sa Virginie n'avait rien à voir avec la Virginie des colonies anglaises du temps.

19. Voir Thwaites, *The Jesuit Relations*, vol. 59, p. 56-63 pour le texte et sa traduction anglaise. À la fin de son *Mémoire*, il donne la liste de ses convertis, tout en affirmant ne pas se souvenir de tous leurs noms.

20. Voir son *Histoire naturelle des Indes occidentales*, folio 49 et 74.

21. Voir Diane Daviault, *L'algonquin au XVII^e siècle [...]*, Québec et Chicoutimi, Presses de l'Université du Québec et Fondation de l'Université du Québec à Chicoutimi, 1994, p. 17-18.

22. Le *Traité des animaux à quatre pieds*, attribué à Nicolas, est considéré comme le premier jet de *l'Histoire naturelle*.

23. Comme l'a suggéré Germaine Warkentin dans son article déjà cité, « Aristotle in New France [...] », p. 88.

ŒUVRES PHARES: ROY DE LA GRANDE NATION DES NADOUESSIOUEK

1. Les Espagnols appelaient l'embouchure du Mississipi la *Mar Vermejo*, la « Mer Vermeille » en français, qu'on appelle aujourd'hui le Golfe du Mexique. Je remercie le professeur Christian Morissonneau de l'Université Laval de m'avoir fourni cette information.

2. R. G. Thwaites, *The Jesuit Relations and Allied Documents, Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791. The Original French, Latin, and Italian Text, with English Translation and Notes: Illustrated by Portraits, Maps, and Facsimiles*, en 73 volumes, Cleveland, The Burrows Brothers, 1896-1901.

ŒUVRES PHARES: PORTRAIT D'UN ILLUSTRE BORGNE

1. Dans une publication antérieure, j'avais avancé qu'Iscoouakité pourrait bien être l'Algonquin historiquement connu sous le nom de Paul Tessouat. Voir mon article, « L'expérience ethnographique de Louis Nicolas », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 8, n° 4, 1979, p. 288. Mais, Anne-Marie Sioui (Anne-Marie Blouin) m'a corrigé à bon droit depuis. Voir son article, « Les onze portraits d'Indiens », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 9, no 4, 1981, p. 287.

ŒUVRES PHARES: LA PESCHE DES SAUVAGES

1. Ceci, en contraste avec plusieurs de ses figures d'Autochtones, comme son portrait du *Roy de La grande Nation des Nadouessiouek*, qui, au contraire, s'inspire des gravures de l'*Historiae Canadensis seu Novae Franciae Libri Decem*, 1664, du père François Du Creux (1596-1666). Voir F.-M. Gagnon, « L'expérience ethnographique de Louis Nicolas », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 8, n° 4, 1979, p. 280-295, pour la liste complète de ces dérivations.

2. *Histoire naturelle des Indes occidentales*, folio 181. Nous avons conservé l'orthographe de l'original.

3. Il est aussi représenté dans la section consacrée aux poissons, dans le *Codex canadensis*, p. 60, fig. 77 : « atticamec Le grand poisson blanc ». Nous avons conservé l'orthographe de l'original.

4. *Histoire naturelle*, folio 177.

ŒUVRES PHARES: LES PLANTES

1. Voir Marthe Faribault, « Phytonymes nord-américains : étude onomasiologique de la terminologie des racines alimentaires », *Actes du XXX^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes*, Université de Zürich, du 6 au 11 avril 1992, publié aussi à Bâle, Franck Verlag, 1993, vol. 4, section 6, p. 115-16.

ŒUVRES PHARES: LICORNE DE LA MER ROUGE

1. « La figure, que je donne de cet animal peinte avec la plume représentant parfaitement celle qu j'ay veu tuer [...] », *Histoire naturelle des Indes occidentales*, folio 86.

2. *Codex canadensis*, p. 26, fig. 2.

3. Voir F.-M. Gagnon, « *Experientia est magistra rerum*. Savoir empirique et culture savante chez les premiers voyageurs au Canada », *Questions de culture*, Institut québécois de recherche sur la culture, vol. I : « Cette culture que l'on appelle savante », 1981, p. 47-62.

4. *Histoire naturelle*, folio 85.

ŒUVRES PHARES: LES AMPHIBIES

1. Pierre Belon du Mans, *La Nature et la diversité des poisons avec leurs pourtraicts représentés au plus près du naturel*, Paris, Ch. Estienne, 1555, p. 27.



ŒUVRES PHARES: LES OISEAUX

1. Michel Gosselin, « Le Traité des Oyseaux », *QuébecOiseaux*, vol. 24, n° 1, automne 2012, p. 28-33.

ŒUVRES PHARES: PAPACE OU PERDRIS GRISE

1. Voir F.-M. Gagnon, « Figures hors-texte. Notes sur l'*Histoire naturelle des Indes occidentales* du père Louis Nicolas », *Journal of Canadian Art History*, vol. 10, n° 1, 1987, p. 1-15.

ŒUVRES PHARES: MONSTRE MARIN TUE PAR LES FRANÇOIS

1. Pierre Belon dans son *De Aquatilibus*, I, 39; Conrad Gessner, dans sa *Nomenclator Auatiliium Animalium [...]*; Ambroise Paré, *Œuvres*, vol. 21; Gaspar Schott, jésuite, *Physica curiosa [...]*, fig. 31.

2. Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France [...]*, 1744, vol III, p. 154.

3. *Histoire naturelle des Indes occidentales*, folio 166.

ŒUVRES PHARES: LE NAVIRE DE JACQUES CARTIER

1. Le premier auteur, à ma connaissance, à nommer Fournier dans la littérature contemporaine, est Auguste Vachon, alors à Bibliothèque et Archives Canada (Division de l'iconographie), dans son article, « Flora and Fauna : Louis Nicolas and the *Codex canadensis* », *The Archivist*, vol. 12, no 2, mars-avril 1985, p. 2.

IMPORTANCE ET QUESTIONS ESSENTIELLES

1. L'Algonquin est une langue distincte, très proche de l'ojibwé, et un sous-groupe dans la famille des langues algonquiennes, qui inclut aussi l'atikamekw, le blackfoot, le cri, l'innu, le malécite, le mi'kmaq, le naskapi et l'oji-cri, entre autres. Les peuples algonquins appartiennent au groupe culturel des Anishinaabes. Les Algonquins se nomment Omàmiwinini et ils appellent leur langue Omàmiwininimowin. Il existe aujourd'hui dix Premières Nations algonquines dont une réserve en Ontario et neuf au Québec.

2. *Histoire naturelle des Indes occidentales*, folio 1; nous avons conservé l'orthographe de l'original.

3. John R. Porter et Jean Bélisle, *La Sculpture ancienne au Québec. Trois siècles d'art religieux et profane*, Montréal, Les Éditions de l'homme, 1986.

4. François-Marc Gagnon et Nicole Cloutier, *Premiers peintres de la Nouvelle-France*, Québec, Ministère des affaires culturelles, 1976, vol. I, p. 55-115; sur Hugues Pommier, vol. II, p. 93-110; sur Jean Pierron, vol. I, p. 9-27; sur Claude Chauchetière, vol. I, p. 29-54. Pour des données plus récentes sur ces artistes, voir Laurier Lacroix et coll., *Les Arts en Nouvelle-France*, Québec, Musée national des beaux-arts du Québec, 2013.

5. François-Marc Gagnon, *La conversion par l'image. Un aspect de la mission des jésuites auprès des Indiens du Canada au XVII^e siècle*, Montréal, Bellarmin, 1975.

6. Sur cette peinture, voir François-Marc Gagnon et Laurier Lacroix, « *La France apportant la foi aux Hurons de la Nouvelle-France* » : un tableau conservé chez les Ursulines de Québec », *Journal of Canadian Studies*, vol. 18, n° 3, 1983, p. 5-20.

7. Voir François-Marc Gagnon, « L'iconographie classique des saints Martyrs canadiens », dans Guy Laflèche, *Les saints martyrs canadiens. Histoire d'un mythe*, Laval, Singulier, 1988, p. 37-79.

8. *Histoire naturelle des Indes occidentales*, folio 1; comme plus haut, nous avons conservé l'orthographe de l'original.

9. Les nations dépeintes par Louis Nicolas sont désignées comme les Stonnontouanechagas (p. 4); les Illinois (p. 5); les outaouaks (p. 6); les gandaouaguehagas (p.7); les Nadouessiouek (p. 8); les Noupimign = dach = iriniouek (p. 9) ; les onneiothehagas (p. 10) ; un député du bourg de gannachiou (p. 11); les Macoutensaks (p.12) ; les amikoueks (p. 13); les eschimaux (p. 17).

10. *Histoire naturelle*, folio 127.

STYLE ET TECHNIQUE

1. L'Algonquin est une langue distincte, très proche de l'ojibwé, et un sous-groupe dans la famille des langues algonquiennes, qui inclut aussi l'atikamekw, le blackfoot, le cri, l'innu, le malécite, le mi'kmaq, le naskapi et l'oji-cri, entre autres. Les peuples algonquins appartiennent au groupe culturel des Anishinaabes. Les Algonquins se nomment Omàmiwinini et ils appellent leur langue Omàmiwininimowin. Il existe aujourd'hui dix Premières Nations algonquines dont une réserve en Ontario et neuf au Québec.

2. R. G. Thwaites, *The Jesuit Relations and Allied Documents. Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791. The Original French, Latin, and Italian Text, with English Translation and Notes; Illustrated by Portraits, Maps, and Facsimiles*, 73 vol., Cleveland, The Burrows Bothers, 1896-1901.

3. *Histoire naturelle des Indes occidentales*, folio 129.

4. Germaine Warkentin, « From Archives to Author: Exploring the Codex *Canadensis* », dans *Helmerich Center for American Research at Gilcrease Museum*, éd. Duane King, Thomas Gilcrease Institute of American History and Art, Tulsa, Oklahoma, 2016, p. 118.



GLOSSAIRE

Bécart de Granville, Charles (Canadien, 1675-1703)

Né en Nouvelle-France, ce cartographe et dessinateur était procureur du roi en la Prévôté de Québec. Son talent pour le dessin était reconnu par ses contemporains; il l'est encore par les historiens de la Nouvelle-France.

Chauchetière, Claude (Français, 1645-1709)

Jésuite, artiste, écrivain et professeur de mathématiques, né en Aquitaine. Chauchetière vient en Nouvelle-France comme missionnaire en 1677. Il passe six ans à La Prairie, travaillant à la conversion des Iroquois et exerçant son ministère auprès des familles canadiennes.

de Brébeuf, Jean (Français, 1593-1649)

Jésuite et linguiste, arrive en Nouvelle-France en 1625. Travaille à la conversion des Montagnais, des Hurons et des Iroquois pour les deux décennies suivantes, apprenant la langue huronne et produisant une grammaire et un dictionnaire du huron. Il est tué par les Iroquois en 1649 et canonisé en 1930.

Du Creux, François (Français, 1596-1666)

Prêtre et historien qui entre dans la Compagnie de Jésus en 1614. Il est l'auteur des *Gistoriae Canadensis*, une histoire illustrée du Canada que Du Creux tire de ses contacts avec les missionnaires de la Nouvelle-France, incluant Jean de Brébeuf et Paul Le Jeune.

ex-voto

Destiné à un dieu ou à un saint, un ex-voto est une offrande faite pour qu'un vœu soit exaucé ou en guise de reconnaissance pour quelque chose qui nous a été accordé. Beaucoup de choses peuvent servir d'ex-voto : images, versets imprimés de la Bible, figurines, crucifix ou autres objets religieux, même des effets personnels tels que des vêtements, des bijoux ou des jouets.

frère Luc (Français, 1614-1685)

Frère récollet (une branche des franciscains), peintre et architecte, l'artiste le plus connu de son ordre à avoir visité la Nouvelle-France. Le frère Luc arrive à Québec en 1670, et fait les plans de la nouvelle chapelle des récollets, ainsi que plusieurs tableaux d'église.

Gessner, Conrad (Suisse, 1516-1565)

Médecin, naturaliste, polymathe et créateur d'une des plus importantes bibliothèques de Zurich. Gessner était professeur d'histoire naturelle et d'éthique au Collège protestant de Zurich. Parmi ses importants ouvrages scientifiques, citons son *Historia Animalium*, une étude richement illustrée en six volumes du royaume animal.

Gilcrease, Thomas (Américain, 1890-1962)

Marchand de pétrole et collectionneur de Tulsa, en Oklahoma, qui a su réunir le plus grand nombre d'œuvres d'art, de documents et d'objets de l'Ouest américain. Sa collection est maintenant conservée au Gilcrease Museum, qu'il a fondé en 1949.



Huret, Grégoire (Français, 1606-1670)

Illustrateur et graveur de sujets religieux, de portraits, de frontispices et autres ornements. Huret entre à l'Académie royale de peinture et de sculpture en 1663. Il est l'auteur d'un texte en deux parties sur des questions de perspective et d'optique.

jésuites

La Compagnie de Jésus, dont les membres sont connus sous le nom de jésuites, est un ordre catholique romain fondé il y a cinq cents ans par Ignace de Loyola. Ils ont joué un rôle de premier plan dans le mouvement de la Contre-Réforme aux seizième et dix-septième siècles, et comme missionnaires à travers le monde.

Lalemant, Gabriel (Français, 1610-1649)

Jésuite, qui demande d'ajouter un quatrième vœu aux trois vœux habituels : celui de se consacrer aux missions étrangères. Il arrive quatorze ans plus tard à Québec pour se consacrer aux missions, en 1646. Il a été capturé et tué par les Iroquois, à la mission Saint-Louis, dans la région de la baie Georgienne, en 1649, et canonisé en 1930.

Le Jeune, Paul (Français, 1591-1664)

Jésuite infatigable considéré comme l'un des fondateurs des missions jésuites au Canada. Il passe dix ans comme missionnaire en Nouvelle-France, puis plus de dix ans en France, à titre d'administrateur des missions du Canada. Premier rédacteur des *Relations des jésuites de Nouvelle-France*, un important outil de propagande missionnaire et, plus tard, une source de l'histoire du Canada.

Levasseur, Noël (Canadien, v. 1680-1740)

Sculpteur en chef de la Nouvelle-France. Après avoir étudié son métier à Saint-Joachim et à Montréal, il s'installe à Québec et y ouvre son atelier en 1703. Levasseur se spécialise en sculpture religieuse. Son retable de la chapelle des ursulines à Québec (1732-1736) est un des chefs-d'œuvre de la sculpture ancienne du Québec.

Linné, Carl von (Suédois, 1707-1778)

Un des plus grands savants des temps modernes, qui développe la théorie et la pratique de la taxonomie, la mise en ordre des êtres vivants. Son système pour nommer et classer les organismes, certes plusieurs fois révisé, est en usage depuis 200 ans. Son œuvre a été étudié par tous les naturalistes de son temps jusqu'à aujourd'hui.

Marie de l'Incarnation (Française, 1599-1672)

Religieuse ursuline, missionnaire et fondatrice de l'ordre des ursulines au Canada. Mariée à quatorze ans mais veuve à 32 ans, elle entre chez les ursulines à la mort de son mari, confiant son fils à sa sœur. Elle quitte la France pour Québec en 1639 avec d'autres religieuses. Elles deviennent les premières missionnaires féminines en Amérique du Nord. Elle ne revient jamais en France.



Nouvelle-France

Colonie canadienne de la France, correspondant en partie à l'actuelle province de Québec. La Nouvelle-France fut fondée en 1534 par Jacques Cartier, le premier explorateur à réclamer le territoire au nom du roi de France en plantant une croix dans la péninsule de Gaspé. La colonie fut dissoute en 1763, quand la France cède le Canada à l'Angleterre.

Pierron, Jean (Français, 1631-1700)

Missionnaire jésuite, talentueux dessinateur et peintre, qui développe une méthode pour convertir les Autochtones en s'aidant d'une imagerie didactique. Il arriva en Nouvelle-France en 1667, pour aider à la réouverture de la mission iroquoise dans la vallée de la rivière Hudson. Plus tard, il voyagea en Nouvelle-Angleterre. Il retourne en France en 1678.

Pommier, Hugues (Français, 1637-1686)

Prêtre, missionnaire et peintre, qui passe quatorze ans en Nouvelle-France travaillant dans six différentes paroisses. Pendant une période, Pommier est le seul peintre de portraits en Nouvelle-France. On ne lui attribue aujourd'hui que trois portraits dans différentes institutions à Québec.



SOURCES ET RESSOURCES

Le *Codex canadensis* et l'*Histoire naturelle des Indes occidentales* de Louis Nicolas ont été entièrement numérisés et sont disponibles en ligne. En complément à ces sources, on retrouve plusieurs articles, livres et travaux universitaires consacrés au début de l'art colonial en Nouvelle-France.

SOURCES

Le *Codex Canadensis* complet est accessible sur le web, via Bibliothèque et Archives Canada : www.collectionscanada.gc.ca/codex/index-f.html

Le manuscrit de *l'Histoire naturelle des Indes occidentales* est accessible sur le web, via Bibliothèque numérique mondiale : www.wdl.org/fr/item/15526

BIBLIOGRAPHIE

Livres

Anderson, Karen, *Chain Her By One Foot: The Subjugation of Native Women in Seventeenth-Century New France*, New York, Rutledge, 1991.

Daviault, Diane, *L'algonquin au XVII^e siècle: Une édition critique, analysée et commentée de la grammaire algonquaine du Père Louis Nicolas*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 1994.

Gagnon, François-Marc, *Premiers peintres de la Nouvelle-France*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1976, tome II, p. 57-91.

Gagnon, François-Marc, Nancy Senior, et Réal Ouellet, *The Codex Canadensis and the Writings of Louis Nicolas*, Tulsa, Oklahoma, Gilcrease Museum, et Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2011.

Les Raretés des Indes. "Codex Canadiensis." Album manuscrit de la fin du XVII^e siècle contenant 180 dessins concernant les indigènes, leurs coutumes, tatouages, la faune, la flore de la Nouvelle France, plus 2 cartes reproduit intégralement en fac-similé, par le procédé d'héliotypie Léon Marotte, préface du Baron Marc de Villiers, Paris, Léon Marotte, librairie Maurice Chamonal, 1930.

Articles

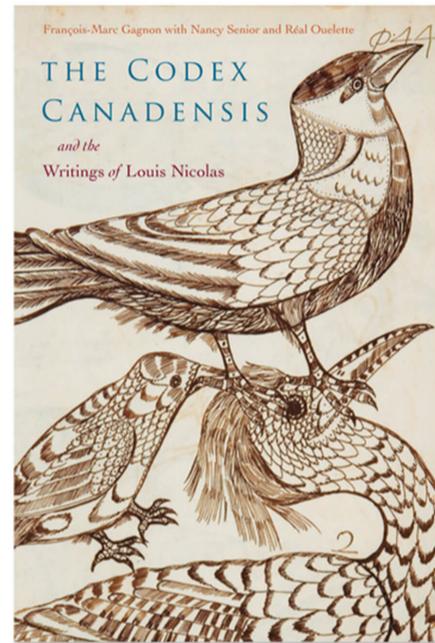
Faribault, Marthe, « Les phytonymes de *l'Histoire naturelle des Indes occidentales* de Louis Nicolas : image du lexique botanique canadien à la fin du XVII^e siècle », *Actes du quatrième Colloque international de Chicoutimi, Québec, 21-24 septembre 1994*, édité par Thomas Lavoie et Pierre Larrivée, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1996, p. 99-120.

Gagnon, François-Marc, « Portrait du castor. Analogies et représentations », dans *Voyages, récits et imaginaires*, Biblio 17, Papers on French Seventeenth Century Literature, édité par B. Beugnot, Paris, Seattle, et Tubingen, 1964, p. 199-214.

———. « L'expérience ethnographique de Louis Nicolas », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 8, n^o 4, 1979, p. 281-295.

———. « Fragment de bestiaire : La bête à grand'dent », *Cahiers des arts visuels au Québec*, hiver 1982, p. 3-7.

———. « Le castor et ses signatures : Analyse d'une figure du *Codex Canadensis*, attribué au jésuite Louis Nicolas », *Scritti sulla nouvelle-France nel seicento. Quaderni del seicento francese*, 6, 1984, p. 255-266.



Page couverture de *The Codex Canadensis and the Writings of Louis Nicolas*, 2011.

——. « Écrire sous l'image ou sur l'image », *Études françaises*, vol. 21, n° 1, 1985, p. 83-99.

——. « Figures hors-texte : Notes sur l'*Histoire naturelle des Indes occidentales* du père Louis Nicolas », *Journal of Canadian Art History*, vol. 10, n° 1, 1987, p. 1-15.

Hoffman, Bernard G., « The *Codex Canadensis*: An Important Document for Great Lakes Ethnography », *Ethnohistory*, vol. 8, n° 4, 1961, p. 382-400.

Hollier, Robert, « Où se trouve le *Codex Canadensis*? », *Vie des arts*, vol. 8, n° 32, 1963, p. 52-55.

Reeves, Henry M., François-Marc Gagnon, et C. Stuart Houston, « *Codex Canadensis*: An Early Illustrated Manuscript of Canadian Natural History », *Archives of Natural History*, vol. 31, n° 1, 2004, p. 150-166.

Senior, Nancy, « On Whales and Savages: Reflections on Translating Louis Nicolas' *Histoire naturelle des Indes occidentales* », *Meta : Journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 49, n° 3, 2004, p. 462-474.

Sioui, Anne-Marie, « Qui est l'auteur du *Codex Canadensis*? », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 8, n° 4, 1979, p. 271-279.

Sioui (Blouin), Anne-Marie, « Les onze portraits d'Indiens du *Codex Canadensis* », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 9, n° 4, 1981, p. 281-296.

Vachon, Auguste, « Flore et faune. Louis Nicolas et le *Codex Canadensis* / Flora and Fauna. Louis Nicolas and the *Codex Canadensis* », *L'Archiviste/The Archivist*, mars-avril 1985, vol. 12, n° 2, p. 1-2.

Warkentin, Germaine, « Aristotle in New France: Louis Nicolas and the Making of the *Codex Canadensis* », *French Colonial History*, vol. II, 2010, p. 71-107.

——. « From Archive to Author. Exploring the *Codex Canadensis* », dans *Helmerich Center for American Research at Gilcrease Museum*, édité par Duane King, Tulsa, Oklahoma, Thomas Gilcrease Institute of American History and Art, 2016, p. 100-119.

Thèses et mémoires

Doyon, Pierre-Simon. *L'iconographie botanique en Amérique française du 17^e au 19^e siècle*, thèse de doctorat, Université de Montréal, 1993.

<https://oraprdnt.uqtr.quebec.ca/pls/public/gscw031?>

[owa_no_site=2339&owa_no_fiche=33&owa_aperçu=N&owa_imprimable=N&owa_bottin=.](https://oraprdnt.uqtr.quebec.ca/pls/public/gscw031?owa_no_site=2339&owa_no_fiche=33&owa_aperçu=N&owa_imprimable=N&owa_bottin=)



François-Marc Gagnon regardant le *Codex Canadensis* au Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.



LOUIS NICOLAS

Sa vie et son œuvre de François-Marc Gagnon

Sainte-Marie, Dorothee. *Les Raretés des Indes ou Codex Canadensis : premier recueil illustré de la flore et de la faune de la Nouvelle-France*, mémoire de maîtrise, Département d'histoire de l'art, Faculté des arts et des sciences, Université de Montréal, 1980.

Tremblay, Guy. *Louis Nicolas : Sa vie et son œuvre. Les divers modes de transport des Indiens américains*, mémoire de maîtrise, Département d'histoire de l'art, Faculté des arts et des sciences, Université de Montréal, 1983.

À PROPOS DE L'AUTEUR

FRANÇOIS-MARC GAGNON

François-Marc Gagnon est l'un des historiens de l'art les plus respectés et prolifiques du Canada. Il s'est spécialisé dans deux périodes en particulier : les débuts de l'art au Canada, tout spécialement les peintres de la Nouvelle-France; et la période des années 1940-1950, écrivant sur Paul-Émile Borduas, Jean-Paul Riopelle, Guido Molinari et le mouvement automatiste, entre autres. Son travail sur la Nouvelle-France éveilla directement son intérêt pour Louis Nicolas et est à l'origine de la publication en 2011 de *The Codex Canadensis and the Writings of Louis Nicolas*, en collaboration avec Nancy Senior et Réal Ouellet.

Après une longue carrière en histoire de l'art à l'Université de Montréal, Gagnon était jusqu'à récemment le directeur du Gail and Stephen A. Jarislowsky Institute for Studies in Canadian Art à l'Université Concordia. Il poursuit ses recherches et ses écritures. Un court essai sur Riopelle et un plus volumineux *Bestiaire de la Nouvelle-France* sont en chantier.

En reconnaissance de sa contribution en art canadien, Gagnon a reçu plusieurs prix, dont le Prix Raymond Klibansky en 2000; le Prix Gérard Morisset en 2010; et, conjointement avec Nancy Senior et Réal Ouellet, le Canada Prize in the Humanities en 2013. En 1999, il était reçu dans l'Ordre du Canada et, en 2015, dans l'Ordre national du Québec.



« J'ai été fasciné par Louis Nicolas quand je me suis rendu compte, étonnamment, qu'on ne s'occupait que des portraits et des peintures religieuses en Nouvelle-France. Qui y avait peint, en cette fin du dix-septième siècle, des paysages? Se pouvait-il que personne n'eut été frappé par les beautés de ce nouveau pays, ses premiers habitants, sa flore ou sa faune? Certes, les cartographes et les graveurs avaient retenu quelque chose de ces richesses dans leurs œuvres, mais ils travaillaient de loin, sans avoir jamais visité le Canada. Les images que Louis Nicolas avait réunies dans le *Codex canadensis* m'apparurent comme des chefs-d'œuvre artistiques aussi bien que scientifiques. »



COPYRIGHT ET MENTIONS

REMERCIEMENTS

De l'auteur

À ma chère épouse, Pnina, également auteure d'un bestiaire; à mes collègues Nancy Senior et Réal Ouellet; à Sarah Brohman et Rosemary Shipton; à Sara Angel et Kendra Ward; à Christine Poulin.

De l'Institut de l'art canadien

La parution de ce livre d'art en ligne a été rendue possible grâce à la générosité de Salvatore Guerrera et famille, commanditaires en titre de cette publication.

L'Institut de l'art canadien exprime sa vive gratitude envers les autres commanditaires de la saison 2016-2017 : Aimia, Kiki et Ian Delaney, la Fondation Esker, la Fondation McLean, Rosamond Ivey, le Richard and Beryl Ivey Fund du London Community Foundation, Karen Schreiber et Marnie Schreiber, et la Banque TD.

Nous sommes également profondément reconnaissants envers le commanditaire fondateur du projet de livres d'art canadien : BMO groupe financier; et envers les mécènes fondateurs de l'Institut de l'art canadien : Jalynn H. Bennett, la Fondation de la famille Butterfield, David et Vivian Campbell, Albert E. Cummings, Kiki et Ian Delaney, Jon et Lyne Dellandrea, la famille Fleck, Roger et Kevin Garland, la Fondation Gershon Iskowitz, la Fondation Scott Griffin, Michelle Koerner et Kevin Doyle, Jane Huh, Phil Lind, Sarah et Tom Milroy, Nancy McCain et Bill Morneau, Gerald Sheff et Shanitha Kachan, Sandra L. Simpson, Pam et Mike Stein, Nalini et Tim Stewart, Robin et David Young, Sara et Michael Angel; ainsi que nos mécènes partenaires fondateurs : la Fondation Pierre Elliott Trudeau et Partners in Art.

L'IAC reconnaît avec gratitude le support et l'assistance du Musée canadien de l'histoire (Dominique Dufour, Vincent Lafond); du Gilcrease Museum (Diana Cox); de Bibliothèque et Archives Canada; du Monastère des Augustines (Ariane Blanchet-Robitaille); du Musée McCord; du Musée de la civilisation (Ariane Fréchette); du Musée des Ursulines de Québec (Véronique Dumont); du Musée régional de Vaudreuil-Soulanges (Sébastien Daviau); de la National Library of Medicine; des Messieurs de Saint-Sulpice de Montréal (Pascale Bergeron); du Sanctuaire Sainte-Anne-de-Beaupré (François-Marie Héraud); et de la Fondation Sarah Campbell Blaffer (Julie Timte).

REMERCIEMENTS AUX COMMANDITAIRES

COMMANDITAIRE
FONDATEUR



COMMANDITAIRE
DE L'OUVRAGE

SALVATORE GUERRERA
ET FAMILLE

COMMANDITAIRES DES LIVRES D'ART EN LIGNE DE LA SAISON 2016-2017



Rosamond Ivey



Marnie Schreiber
& Karen Schreiber



SOURCES PHOTOGRAPHIQUES

Nous avons déployé tous les efforts nécessaires pour obtenir l'autorisation de reproduire le matériel protégé par le droit d'auteur. L'Institut de l'art canadien corrigera avec plaisir toute erreur ou omission.

Crédit pour l'image en couverture



Louis Nicolas, *Oiseaux*, *Codex canadensis*, p. 41, s. d. Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.

Crédits pour les images de bannière



Biographie : Couverture du *Codex canadensis*, s. d., Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.



Œuvres phares : Louis Nicolas, *Le navire de Jacques Cartier*, *Codex canadensis*, page 67, s. d., Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.



Importances et questions essentielles : Louis Nicolas, *Amphibies*, *Codex canadensis*, page 37, s. d., Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.



Style et technique : Louis Nicolas, *Eccusson de France [...]*, *Codex canadensis*, page 37, s. d., Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.



Sources et ressources : Louis Nicolas, *Plantes, Codex canadensis*, page 23, s. d., Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.



Où voir : Louis Nicolas, *Licorne de La Mer Rouge, Codex canadensis*, page 27, s. d., Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.

Crédit pour les œuvres de Louis Nicolas



Louis Nicolas, *Codex canadensis*, s. d., Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma.

Crédits photographiques et travaux d'autres artistes



Claude François (frère Luc), *L'Assomption*, 1671. Collection du Monastère des Augustines, chapelle de l'Hôpital Général, Québec.



Oiseaux, in *Historiae Animalium (Histoire des Animaux)*, vol. III, 1555, de Conrad Gessner, tirés d'Edmund V. Gillon, Jr, éd., *Curious Woodcuts of Fanciful and Real Beasts*. Courtoisie de Dover Publications.



La bonne et la mauvaise mort, une illustration du *Catéchisme en images*. © École française, Bridgeman Images. (414636).



Dessin d'une fleur de la Passion par Eugenio Petrelli qui a servi de frontispice dans un livre publié en 1610 par le jésuite Antonio Possevino. Domaine public.



La Couronne. Hydrographie contenant la théorie et la pratique de toutes les parties de la navigation, 1643, par Georges Fournier. Photographie tirée de *Histoire de la Marine française illustrée*, Larousse, 1934. Courtoisie de Wikicommons.



Représentation des métamorphoses de la grenouille dans Bernard Germain, Comte de Lacépède, disciple de Georges Louis Leclerc Buffon, *Histoire générale et particulière des quadrupèdes ovipares et des serpents*, 1788-89, planche 31. Courtoisie de Wikicommons.



Une représentation de la loutre dans Pierre Belon du Mans, *La nature et la diversité des poissons*, 1555, p. 27. Domaine public.



An engraving found in François Du Creux, *The History of Canada, or of New France (Historiae Canadensis seu Novae Franciae Libri Decem)* (1664), 76. Public domain. All images from this publication courtesy of Toronto Fischer Rare Book Library. Call number (2): Regis 00576 / D-10 00092.



Ex-voto de l'enfant malade, 1697 (X973.1158), de anonyme. © Musée régional de Vaudreuil-Soulanges. Photo : Bernard Bourbonnais.



Ex-voto des trois naufragés de Lévis, 1754, de anonyme. Collection du Sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré, Sainte-Anne-de-Beaupré, Québec.



La France apportant la foi aux Hurons de Nouvelle-France, vers 1670, de anonyme. Musée des Ursulines de Québec. Collection du Monastère des Ursulines de Québec. Photo : Michel Élie.



François-Marc Gagnon examinant le *Codex canadensis* au Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma. Photo : courtoisie de l'auteur.



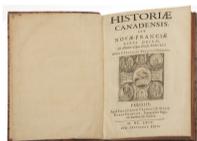
Représentations de monstres marins dans Gaspar Schott, *Physica curiosa*, 1697, p. 401. Courtoisie de Wikicommons.



Pages tirées de Louis Nicolas, *Grammaire algonquine ou des Sauvages de l'Amérique septentrionale, avec la description du pays, journaux de voyages, mémoires, remarques sur l'histoire naturelle*, 1674. Courtoisie de Gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France.



Historiae animalium (Histoire des animaux), Tiguri, apud C. Froscorum, 1551-1587, de Conrad Gessner. Toutes les illustrations tirées de cet ouvrage : Courtoisie de la National Library of Medicine.



Historiae Canadensis seu Novae Franciae Libri Decem (Histoire du Canada, ou Nouvelle-France, en dix livres), 1664, de François Du Creux. Don de M. Ward C. Pitfield. (M11712). © Musée McCord, Montréal.



Collège jésuite à Tournon-sur-Rhône, Imprimeries Réunies de Nancy, collection de J. Mallet. Photo : Emma Frank.



Louis XIV, 1701, de Hyacinthe Rigaud. Musée du Louvre, Paris (INV. 7492).



Carte de la Nouvelle-France et des territoires occupés par les Premières Nations situant les Missions visitées par Louis Nicolas. © Eric Leingerger.



Philippe V, roi d'Espagne, 1701, de Hyacinthe Rigaud. Palais de Versailles, France (MV 8493).



Portrait de Monseigneur François de Montmorency-Laval, premier évêque de Québec, vers 1672, attr. à Claude François (frère Luc). Collection du Séminaire de Québec (1995.3480), Musée de la Civilisation. Photo : Pierre Soulard.



Portrait du cardinal de Tournon, 16^e siècle, de Giovanni Capassini. Collection privée, Avignon. Courtoisie de Wikicommons.



Portrait de Jean Talon, 1671, attr. à Claude François (frère Luc). Collection du Monastère des Augustines, Hôtel-Dieu, Québec.



Portrait de Kateri Tekakwitha, s. d., anonyme. Collection de la mission Saint-François-Xavier, Kahnawake, Territoire mohawk, Québec. Courtoisie de Wikicommons.



Le Purgatoire, s. d., de anonyme. Collection des Messieurs de Saint-Sulpice de Montréal (2002.0274). Photo : Univers Culturel de Saint-Sulpice/Pascale Bergeron.



Québec, vue de l'est, 1699, de Charles Bécart de Granville et de Fonville. Bibliothèque et Archives Canada (H2/900/1699). NMC 24538, section 2.



Portraits des missionnaires jésuites Matteo Ricci, Johann Adam Schall von Bell et Ferdinand Verbiest, dans Jean-Baptiste du Halde, *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de Chine et de la Tartarie chinoise*, 1735. Photo: courtoisie du Département des collections spéciales, Memorial Library, University of Wisconsin-Madison.



Saint Paul écrivant ses épîtres, vers 1618-1620, de Valentin de Boulogne. Collection du Museum of Fine Arts, Houston (BF. 1991.4). Courtoisie de la Fondation Sarah Campbell Blaffer, Houston.



Page titre de Paul Le Jeune, *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France en l'année 1637*, dans les *Relations des jésuites*. Domaine public. Courtoisie de la Toronto Public Library.



Gingembre sauvage (*Asaron canadense*) dans Jacques-Philippe Cornut, *Canadensium plantarum historia*, 1635, p. 25. Domaine public. Courtoisie de la Toronto Fischer Rare Book Library.



L'ÉQUIPE

Éditrice

Sara Angel

Rédactrice exécutive

Kendra Ward

Gestionnaire principale du site Web

Simone Wharton

Rédactrices

Rosemary Shipton et Sarah Brohman

Révisure (anglais)

Amanda Lewis

Correctrice d'épreuves (anglais)

Alicia Peres

Traducteur

François-Marc Gagnon

Révisure (français)

Christine Poulin

Correctrice d'épreuves (français)

Annie Champagne

Adjointe à la recherche iconographique

Emma Frank

Spécialiste des numérisations

Rachel Topham

Concepteur à la mise en page

Steven Boyle

Adjointe à la mise en page (anglais et français)

Emily Derr

Conception de la maquette du site Web

Studio Blackwell



COPYRIGHT

© 2017 Institut de l'art canadien. Tous droits réservés.

ISBN 978-1-4871-0131-2

Institut de l'art canadien
Collège Massey, Université de Toronto
4, place Devonshire
Toronto (ON) M5S 2E1

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Gagnon, François-Marc, 1935-, auteur

Louis Nicolas : sa vie et son œuvre/François-Marc Gagnon.
Traduction de : Louis Nicolas.

Comprend des références bibliographiques.
Sommaire : Biographie – Œuvres phares – Importance et questions essentielles – Style et technique – Sources et ressources – Où voir.

Monographie électronique en formats HTML, PDF et mobile.
ISBN 978-1-4871-0131-2 (HTML). –ISBN 978-1-4871-0132-9 (PDF).
–ISBN 978-1-4871-0133-6 (mobile)

1. Nicolas, Louis, activité 1667-1675. 2. Illustrateurs naturalistes –Canada– Biographies. 3. Illustration en sciences naturelles –Canada–Histoire–17e siècle.
I. Nicolas, Louis, activité 1667-1675. Dessins. Extraits. II. Institut de l'art canadien, organisme de publication III. Titre

QH46.5.G34 2017

508.71092

C2016-907905-8